

LA ROUTE D'HIVER

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Costume d'Arlequin. Une enquête d'Ivan D. Poutiline, 2005
Une maison de rendez-vous. Une enquête d'Ivan D. Poutiline, 2006
Le Prince des vents. Une enquête d'Ivan D. Poutiline, 2007

Leonid Youzefovitch

LA ROUTE D'HIVER

Iakoutie, 1922-1923

*Traduit du russe
par Marianne Gourg Antuszewicz*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



AD VERBUM

Publié avec le soutien
de l'Institut de Traduction (Russie).

Titre original : *Zimniaia doroga*

Copyright © by Leonid Yuzefovich
Agreement by Wiedling Literary Agency
© 2020, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-626-9

Je n'y vais pas de moi-même – c'est le destin qui me choisit.

Anatoli Pepeliaïev

La nature tragique du monde est telle qu'à la naissance d'un héros surgit aussi son adversaire.

Ernst Jünger

LA SÉPARATION

1

En août 1996, je me trouvais à Novossibirsk dans le bâtiment du parquet des armées de la circonscription militaire de Sibérie sis 5, rue Voïnskaïa, occupé à compulser les dix volumes du dossier d'instruction concernant l'affaire du général blanc, Anatoli Nikolaïevitch Pepeliaïev. Ils y avaient été transmis un an avant mon arrivée par le FSB¹ sur demande écrite de son fils aîné, Vsevolod Anatolievitch, qui sollicitait la réhabilitation de son père². Il y avait alors des milliers de demandes du même ordre et les employés du parquet n'arrivaient tout simplement

1. Service de sécurité fédéral. (*Note de la Traductrice.*)

2. Viktor Chmyrov, mon vieil ami, historien et fondateur du musée-mémorial « Perm-36 », m'avait indiqué où se trouvait ce dossier. Il avait également payé mes billets pour Novossibirsk car, en ce temps-là, je ne disposais pas de la somme nécessaire. Je remercie également T.Iou. Sibgatoulina, S.S. Vilenski, V.L. et I.V. Pepeliaïev, R.S. Agarokov, K.Iou. Bourmistrov, E.G. Kalkaïev de Moscou, T.Iou. Bystrykh et A.V. Koudrine de Perm, Iou.N. Pepeliaïev de Tchernogorsk en Khakassie, V. Dzevaltovski et Y. Matveenko de Ludza en Lettonie et tous ceux qui m'ont apporté une aide désintéressée. Un merci tout particulier à Leonid Guennadievitch Kapoustine de Mourom, qui a attiré mon attention sur une série d'erreurs présentes dans la première édition de ce livre, et qui m'a beaucoup aidé dans la préparation de la seconde et présente édition. (*Note de l'Auteur.*)

pas à les examiner en temps voulu. Il était interdit de laisser des personnalités extérieures consulter ces documents, mais, en ces années, on ne se gênait pas pour contourner les règlements, et pas uniquement par cupidité.

Les deux colonels qui dirigeaient cet organisme m'avaient pris en pitié en apprenant que j'avais fait le voyage en avion depuis Moscou uniquement pour cela.

J'étais installé dans une pièce de passage ; derrière la cloison en contreplaqué jouxtant ma table, se trouvait le bureau d'un juge d'instruction, un capitaine un peu trop âgé pour son grade, et j'entendais parfaitement ses conversations avec ses visiteurs. Un jour qu'il s'entretenait avec la femme du commandant d'un régiment de blindés qui avait été arrêté, sa voix faussement impassible me parvint au travers de la mince paroi d'aggloméré recouverte d'une tapisserie de couleur vive : « C'était donc l'année où le pays tout entier gémissait sous le joug du Rouquin... » Il s'agissait d'Anatoli Tchoubaïs, nommé vice-Premier ministre en 1995. L'officier avait détourné deux tracteurs de chars. L'enquêteur exposait l'opération à sa femme avec un luxe de détails vengeur. Elle pleurait. Leur entretien, les sanglots de l'une et la voix métallique de l'autre sont notés dans les marges de mon cahier ; tel était en effet le fond sonore qui m'entourait tandis que je recopiais une lettre de Pepeliaïev à sa femme, Nina Ivanovna : « C'est, semble-t-il, la dixième lettre que je t'écris depuis mon départ de Vladivostok. Il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes séparés – c'était le 28 août – et combien, depuis, de nouvelles impressions, d'émotions, de pensées diverses et variées, d'expériences douloureuses, mais je me console en songeant que notre cause est juste, que le Seigneur nous a placés dans cette voie, qu'Il nous conduira et ne nous abandonnera pas¹. »

Ils s'étaient dit adieu le 28 août 1922 à Vladivostok. Pepeliaïev y était arrivé un mois plus tôt depuis Harbin pour former un détachement de volontaires et partir avec lui en Iakoutie afin de soutenir l'insurrection antibolchevique qui y flambait. Dans un premier temps, et afin de tenir secret le lieu des actions militaires à venir, le détachement avait reçu le nom de milice du détroit de Tatarie pour être ensuite rebaptisé en milice du

1. Les sources sont indiquées dans la bibliographie. (N.d.A.)

pays du Nord et, enfin, en droujina des volontaires de Sibérie. À la fin de l'été, Pepeliaïev était prêt à s'embarquer avec ses hommes pour le port d'Aïan sur le rivage de la mer d'Okhotsk et, de là, se diriger vers Iakoutsk, à l'ouest.

Il venait d'avoir trente et un ans. Nina Ivanovna était sa cadette d'un an. Ils étaient mariés depuis dix ans. Sur une photographie prise peu de temps avant leur mariage, Nina porte une couronne de papier dans son opulente chevelure sombre, une robe polonaise ou ukrainienne brodée, sa poitrine s'orne de longs colliers tsiganes – la photographie a sans doute été prise après quelque spectacle amateur, à moins qu'elle ne porte un costume qui aurait pu être celui de sa grand-mère paternelle. Dix ans plus tard, le photographe l'immortalisera de profil, penchée sur un petit lit où repose un bébé tout nu. On voit qu'elle est grande. Ses cheveux ondulés ramenés en chignon sur la nuque sont plus opulents encore, comme il arrive souvent après un accouchement, mais l'on remarque son menton lourd et son long nez. C'est ainsi que Nina Ivanovna devait demeurer dans la mémoire de son mari.

Toutes les lettres de Pepeliaïev à sa femme conservées dans les archives ont été écrites en Iakoutie. Aucune ne lui est parvenue. À en juger par le fait qu'il ne cesse de se justifier devant elle, invoquant tantôt la volonté suprême qui l'a envoyé faire cette campagne, tantôt son devoir envers le peuple, il est probable que Nina Ivanovna avait accueilli sans enthousiasme ni résignation la perspective de rester seule pour un temps indéterminé avec deux petits enfants sur les bras. Pepeliaïev l'assurait que leur séparation durerait tout au plus un an, mais il ne put laisser à sa famille pour vivre tout ce temps qu'une modeste somme d'un millier de roubles. Chose qui ne rendit probablement pas Nina Ivanovna plus optimiste. Elle avait, en outre, eu l'occasion de voir l'un ou l'autre de ceux qui avaient poussé son mari à s'embarquer pour la Iakoutie et devait forcément penser que les choses tourneraient mal.

Se sentant coupable envers sa femme, Pepeliaïev voulut lui remonter le moral en lui offrant des cadeaux la veille du départ. Sur les premières pages d'un carnet trouvé au beau milieu des archives et qui deviendrait bientôt son journal, mais qui, pour l'heure, lui servait à prendre des notes de travail et à consigner ses dépenses sous la rubrique « Argent personnel » (ce qui

explique en partie pourquoi, en dépit d'immenses possibilités, il fut toujours pauvre), nous pouvons lire la liste suivante :

- Un sac pour Ninotchka – 10 r.
- Inscription [probablement sur le sac, en souvenir] – 10 r.
- Une chaîne – 10 r.
- Un bracelet – 15 r.

Nous trouvons également l'énumération d'autres dépenses : le dentiste (dans les mois qui viennent il cherchera en vain où se faire plomber une dent), des produits d'alimentation pour sa mère (un poud¹ de sucre, dix livres de beurre, une livre de café, etc.), le loyer, le bois de chauffage (la somme payée pour le faire fendre est à part), enfin, le photographe – 17 roubles. L'importance de la somme témoigne qu'il a été fait un certain nombre de photos. La photographie de Pepeliaïev lui-même était sans doute destinée à Nina Ivanovna, tandis qu'il souhaitait emporter en Iakoutie celle de sa femme et de ses fils. L'aîné, Vsevolod, avait un peu moins de neuf ans, Lavr, quatre mois. Le garçonnet debout auprès du petit lit ainsi que le bébé sur lequel se penche la femme à l'opulente chevelure semblent avoir environ cet âge, donc, il doit s'agir du double de l'une de ces fameuses photos, mais je ne les ai pas trouvées dans le dossier. Il se peut qu'elles n'aient pas été confisquées à Pepeliaïev et qu'il ait pu les conserver en prison jusqu'au procès de 1924 et après. À l'époque, les règlements des maisons d'arrêt et des établissements pénitentiaires soviétiques pour prisonniers politiques étaient encore assez souples.

Peu avant que son mari ne s'embarque, Nina Ivanovna, accompagnée de Vsevolod et de Lavrik, vint depuis Harbin à Vladivostok pour lui dire adieu. À l'aune des distances sibériennes, le voyage n'était pas considéré comme long : moins d'une journée de train. Il faisait doux, la mer était encore tiède. Dans sa vieillesse, Vsevolod Anatolievitch se souviendrait qu'ils étaient allés se baigner en famille et que son père avait nagé en le portant sur ses épaules.

Le 28 août, Nina Ivanovna accompagna son mari au bateau, à moins que ce ne fût lui qui la mit avec les enfants dans le

1. Ancienne mesure de poids : 16,38 kilos. (*N.d.T.*)

train de Harbin après les avoir embrassés une dernière fois sur le quai. Le lendemain, le navire de mines *Le Défenseur* et la canonnière *La Batterie* avec la droujina de Sibérie à leur bord sortirent du port de Vladivostok et prirent la direction du nord.

2

Le colonel Édouard Crosnier de Paul, ingénieur militaire de Varsovie qui servait dans le Primorié¹ depuis l'époque d'avant la révolution, avait quitté Vladivostok pour Aïan en même temps que Pepeliaïev. Il avait emporté un carnet tout neuf qu'on devait lui retirer un an plus tard. Je l'ai découvert, toujours dans les archives de l'affaire Pepeliaïev, regroupées avec celles des officiers qui s'étaient trouvés à ses côtés sur le banc des accusés.

Durant la semaine de voyage, Crosnier de Paul y fit, au crayon, une longue note :

« Est-il étonnant que l'idée de la mort, qui devrait être la plus parfaite et la plus lumineuse de nos idées, étant la plus assidue et la plus inévitable de toutes, en demeure la plus infirme et la seule arriérée ? Comment connaîtrions-nous l'unique puissance que nous ne regardons jamais en face ? [...] Aussi, quand se détache l'heure qui pendait sur nous et vers laquelle nous n'osions pas lever les yeux, tout nous manque à la fois. Les deux ou trois pensées incertaines sur lesquelles nous comptions nous appuyer, sans les avoir examinées, cèdent comme des roseaux sous le poids des dernières minutes. [...] Dieu nous a donné notre raison pour nous en servir dans sa loyauté et sa plénitude ; c'est-à-dire pour tâcher d'atteindre, avant tout, en toutes choses, ce qui lui paraît être la vérité. Peut-il exiger que nous acceptions malgré elle une croyance dont les plus sages et les plus ardents défenseurs ne nient pas, du point de vue humain, l'incertitude² ? »

1. Primorié : signifie « province maritime ». Région située à l'extrême sud de l'Extrême-Orient russe, qui donne sur la mer du Japon et jouxte la Chine et la Corée. (N.d.T.)

2. Maurice Maeterlinck, *La Mort*, Paris, Éditions Eugène Fasquelle, 1913, p. 4-6. (N.d.T.)

Il était naturel qu'à la veille de combats et de campagnes, un intellectuel réfléchît sur la mort, mais pour Crosnier de Paul, la rencontre avec elle apparaissait comme un brutal corps-à-corps avec un adversaire inconnu d'une force supérieure – il voulait ramener la menace à quelques variantes, choisir la plus vraisemblable et prendre les mesures nécessaires. Si, en l'occurrence, il était hors de question de compter sur une victoire, il était tout au moins possible de périr dans l'honneur.

« Hors des religions, écrit-il, quatre solutions, sans plus sont imaginables : l'anéantissement total, la survivance avec notre conscience d'aujourd'hui, la survivance sans aucune espèce de conscience, enfin la survivance dans la conscience universelle ou avec une conscience qui ne soit pas la même que celle dont nous jouissons en ce monde.

« Examinons-les l'une après l'autre.

« L'anéantissement total est impossible. Nous sommes prisonniers d'un infini sans issue où rien ne périt, où tout se disperse, mais où rien ne se perd. [...] Notre corps aurait-il conscience de lui-même sans notre pensée, et d'autre part, notre pensée sans notre corps, que serait-elle ? Nous connaissons des corps sans pensée, mais non point de pensée sans corps. Une intelligence qui n'aurait aucun sens, aucun organe pour la créer et l'alimenter, il est à peu près certain qu'elle existe ; mais il est impossible d'imaginer que la nôtre puisse exister ainsi tout en demeurant pareille à celle qui tirait de notre sensibilité tout ce qui l'animaient ; [...] La survivance absolument dénuée de conscience ne serait donc possible que si l'on niait la conscience de l'Univers. Dès qu'on admet celle-ci, sous quelque forme que ce soit, nous y devons prendre part ; et la question se confond jusqu'à un certain point avec celle de la conscience plus ou moins modifiée. Il n'y a, pour l'instant, nul espoir de la résoudre ; mais il est permis d'en tâter les ténèbres dont l'épaisseur n'est peut-être pas égale sur tous les points. [...] Accoutumons-nous à considérer la mort comme une forme de vie que nous ne comprenons pas encore ; apprenons à la voir du même œil que la naissance, et l'attente bienheureuse qui salue celle-ci suivra bientôt notre pensée pour s'asseoir avec elle sur les marches du tombeau¹. »

1. *Ibid.*, p. 36, 40, 188-189. Archives de l'OUFSB RF de la région de Novossibirsk, d. 13069, t. 9, f. 1-2. (*N.d.A.*)

Je lus ces élégants sophismes, persuadé qu'ils appartenaienent au propriétaire du carnet. Mais voici que, sous le dernier, je découvris leur source : « Maeterlinck, t. V ». Crosnier de Paul avait emporté en Iakoutie un tome de ses *Œuvres complètes*, comme d'aucuns un manuel d'anglais ou le mode d'emploi de la distillation d'alcool pur ou de térébenthine à partir de bois.

Les citations de Maeterlinck n'étaient suivies d'aucune note ; juste, tout à la fin, cinq ou six pages étaient recouvertes de dessins au crayon représentant des chevaux et des oiseaux ; ils étaient magistraux. Je trouvai, glissée entre ces feuilles, la photographie d'une jeune femme aux lèvres épaisses et aux yeux exorbités. Derrière, on pouvait lire : « À mon cher mari, en souvenir. Qu'il n'oublie pas sa femme, sa Mimka, comme il l'appelle. »

3

Le 16 septembre 1922, dix jours après le débarquement à Aïan de la droujina de Sibérie de Pepeliaïev, au cimetière de Jérusalem d'Irkoutsk, fut mis en terre avec les honneurs militaires le corps de Nestor Kalandarichvili – anarchiste de légende qui avait combattu les Blancs sous le drapeau rouge et noir de « la mère de l'ordre¹ », mais, peu avant sa mort, avait demandé à être admis au PCR. Bel homme à la barbe noire, aux cheveux tombant sur les épaules, brave et orateur, qualités qui ne coexistent que rarement, il avait été acteur à Koutaïssi, combattant à Batoum, il avait commandé des régiments de partisans dans la taïga, avait tenté d'empêcher Ungern² de

1. On attribue à Proudhon la phrase « L'anarchie est la mère de l'ordre ». Il s'agit du futur ordre social fondé sur une coopération volontaire et mutuellement avantageuse entre individus et groupes sociaux, à la différence d'un ordre fondé sur la soumission forcée à un pouvoir agissant par la violence. (N.d.T.)

2. Roman von Ungern-Sternberg, baron balte converti au bouddhisme (1885-1921). Combattit comme général dans les armées blanches et se replia en Mongolie. À la tête de sa « division sauvage », il partit pour la Transbaïkalie avec l'idée de reconquérir la Sibérie occidentale. Fut vaincu par les bolcheviks. Ses violences et ses excentricités le firent surnommer « le baron fou ». (N.d.T.)

partir en Mongolie et avait créé une armée révolutionnaire avec des émigrés coréens, avant de périr près de Iakoutsk, six mois avant ses funérailles. Ces six mois d'intranquillité *post mortem* avaient laissé leurs traces sur son corps. Celui-ci était demeuré sur un glacier depuis le printemps et le bateau sur lequel il avait remonté la Léna était pourvu d'une chambre froide ; néanmoins, il valait tout de même mieux éviter de regarder le visage du défunt.

Le bateau porteur du corps congelé arriva du Nord ; neuf mois auparavant, Kalandarichvili, nommé commandant de toutes les forces armées de Iakoutie, avait quitté Irkoutsk pour la direction opposée avec le détachement du Nord fort de trois cents hommes par la route qui suivait cette même Léna, alors prise par les glaces. Il avait pour mission d'en finir avec le soulèvement que s'appropriait désormais à soutenir Pepeliaïev.

Avant cette expédition, Kalandarichvili disait qu'il n'avait pas pour but « de détruire une malheureuse poignée d'officiers blancs » devenus les conseillers militaires des insurgés, mais de secourir les Iakoutes et les Toungouses¹ tombés sous la poigne de fer du communisme de guerre. D'après lui, « déjà en des temps fort anciens, la lutte des nations les avait relégués dans l'Extrême Nord alors qu'ils venaient de la grande Tchinguizkhanie » ; des centaines d'années durant, ces « pauvres tribus » avaient souffert sous le joug d'une nature austère et des fonctionnaires du tsar et voici que, à présent, « la révolution les avait rattrapés sous des formes monstrueuses ». En tant que proconsul d'une province rebelle, Kalandarichvili ne souhaitait pas tant y rétablir l'ordre par la répression que la pacifier, mais, le 6 mars 1922, à seulement trente verstes de Iakoutsk, il tomba dans une embuscade et périt.

De tout son groupe, le seul à survivre fut le chef d'état-major Boukhvalov, grièvement blessé et laissé pour mort par les attaquants. Mais il mourut bientôt lui aussi sans avoir rien pu raconter de façon intelligible. On reconstitua les événements à partir des traces sur la neige et de la position des

1. Toungouses : jusqu'en 1930, dénomination commune des Evenks et des Évènes. Étant donné que les participants russes et iakoutes des événements décrits n'utilisent que ce terme, je l'utilise également ici afin de rendre plus exactement le coloris linguistique de l'époque. (N.d.A.)

cadavres. C'est le commandant de l'escadron de tête, Ivan Strod, qui s'en occupa. Ce jour-là, il se trouvait déjà à Iakoutsk avec l'avant-garde du détachement quand il apprit les faits par téléphone ; il ne put arriver qu'au soir à l'endroit où avaient péri ses camarades.

« Le gel fait sa tournée nocturne à pas sonores, sur la Léna, la glace craque – c'est ainsi que Strod évoquait le tableau qui s'était découvert à lui. Tels des points noirs immobiles et recroquevillés, ceux que la mort avait saisis là étaient dispersés sur la neige. »

Le détachement considéré comme appartenant à la cavalerie se dénombrait non pas en baïonnettes, mais en sabres, et se divisait en escadrons ; les hommes auraient dû recevoir les chevaux sur place. Ils circulaient en traîneaux ordinaires et en légers traîneaux couverts. Kalandarichvili et son état-major, voulant prouver leur désir de paix et souhaitant gagner la confiance des Iakoutes, allaient sans se cacher, sans avant-postes ni éclaireurs, et les insurgés le savaient. L'attaque eut lieu sur la glace d'un bras de la Léna près du village de Tekhtiour. Un étroit chemin serpentait entre les îles, sur ses côtés se dressaient des rives escarpées, couvertes de saules. Les Iakoutes en embuscade tirèrent de si près que la bourre des fusils atteignit leur cible en même temps que le plomb. On devait la retrouver par la suite sur les corps des tués. Les chevaux des premiers rangs furent abattus à bout portant, ceux de derrière leur bondirent dessus ; effrayés, ils foncèrent sur les traîneaux d'à côté, les brisant et écrasant leurs occupants. Il était impossible de repartir en arrière, on sautait sur le chemin, on essayait de riposter par des coups de feu. Kalandarichvili, blessé au côté, courut, le mauser à la main, à la rencontre de Iakoutes apparus en haut, mais des balles lui brisèrent les deux jambes et il s'effondra. Lorsque Strod trouva son commandant bien-aimé, sa main droite raidie effleurait sa tempe où avait gelé le sang jailli d'une quatrième et mortelle blessure. On ne sut pas s'il avait été tué ou s'il avait tout de même réussi à se brûler la cervelle avec son mauser que les insurgés avaient ensuite emporté.

Ceux qui n'étaient pas morts immédiatement furent achevés par la suite. Tous ceux qui accompagnaient Kalandarichvili périrent : quarante-six combattants et commandants, neuf

paysans-cochers et la femme de l'officier d'ordonnance du détachement, Nina Medviatskaïa. Elle gisait à côté de son mari, mais il manquait encore les corps de deux femmes. Cela signifiait donc qu'Ekaterina Gochadze, chiffreuse, et Braïna Karpel, étudiante de la faculté ouvrière qui rentrait d'Irkoutsk chez elle, avaient été emmenées par les insurgés. Braïna était la sœur d'Isaïe Karpel, Iakoute qui servait chez Kalandarichvili. Karpel lui-même n'était resté en vie que parce qu'il s'était attardé au village de Pokrovskoïe avec une partie du détachement faute de chevaux de rechange. Il apprendrait à la fin de l'été le sort réservé à sa sœur. La légende veut qu'il ne l'apprit jamais.

Les corps furent transportés à Iakoutsk, mais il fut décidé de ne pas se hâter de les enterrer. Le printemps était éloigné, on pouvait compter sur le gel pour garder les morts de la décomposition ; en outre, l'atmosphère troublée qui régnait dans la ville assiégée ne permettait pas de les enterrer avec la solennité qui leur était due. Strod prit le commandement du détachement du Nord.

Sur les photographies de ces années, il a tantôt le crâne rasé, tantôt les cheveux coiffés de côté, un toupet blond foncé au-dessus du front. Ses prunelles narquoises se détachent nettement, sombres, sur le fond de ses iris gris ou bleu pâle. Son visage est étroit avec des pommettes fermement dessinées, un long nez, une bouche tout à la fois sensuelle et dure. En dépit de ses vingt-huit ans, Strod est célibataire. Dans sa vie passée, il s'appelaït Ian ou Ions, ses ancêtres du côté paternel sont des paysans de Latgalie, son père est officier de santé, lui est un ancien enseigne ; de soldat, il s'est élevé à ce grade et a reçu en bonne et due forme la distinction de chevalier de l'ordre de Saint-Georges¹. Naturellement, il n'arbore pas les croix d'ancien régime, mais l'ordre du Drapeau rouge gagné dans les combats contre Semionov et Ungern oblige les tchékistes à fermer les yeux sur son appartenance au parti anarchiste.

Strod sait qui est Pepeliaïev ; ce dernier n'a jamais entendu parler de lui. Ils se rencontreront un an après la mort de

1. Pour ceux qui en douteraient, je donne ici les numéros de ses croix de Saint-Georges de quatre classes : IV-186818 (1914), III-106268 (1915), II-32530 (1916), I-28772 (1917). (N.d.A.)

Kalandarichvili. Pour l'un d'entre eux, cette rencontre sera la grande heure de sa vie, pour l'autre, le début de la fin. En cet instant, ils ne pensent pas l'un à l'autre et ne se doutent pas que leurs noms seront à jamais inséparables.

LE GÉNÉRAL-MOUJIK

1

Dans les formulaires, à la question « origine », Anatoli Nikolaïevitch répondait « Noble », mais cette noblesse était récente : son grand-père paternel, qui avait terminé sa vie comme chef de la police à Barnaoul, faisait partie des « enfants de troupe ». Son petit-fils était né le 3 (15) juillet 1891 à Tomsk dans la famille de Nikolaï Mikhaïlovitch Pepeliaïev, capitaine d'infanterie (qui devint ensuite major général), et d'une fille de marchand, Klavdia Gueorguievna, née Nekrassova. Sur leurs douze enfants, sept survécurent ; Anatoli, le quatrième, était le troisième des cinq garçons. L'aîné, Viktor, qui devint un célèbre cadet, député de la IV^e Douma et dernier président du Conseil des ministres du gouvernement d'Omsk, fut fusillé en même temps que Koltchak. Juriste de formation, il enseigna dans sa jeunesse l'histoire dans un lycée de filles ; sa sœur Vera devint, elle aussi, institutrice, Ekaterina, actrice, Arkadi, médecin ; Anatoli et Mikhaïl suivirent les traces de leur père tandis que le plus jeune, Loggin, n'eut que le temps d'obtenir le diplôme du lycée avant de mourir en combattant les partisans à Minoussinsk en 1919.

Anatoli Pepeliaïev étudia au corps des cadets d'Omsk puis fit l'école d'infanterie de Pavlovsk à Saint-Pétersbourg ; il servit

au 42^e régiment de tirailleurs de Tomsk sous les ordres de son propre père. Au front depuis 1914, il dirigea le service de renseignement du régiment, puis un bataillon, fut blessé, reçut huit décorations dont l'ordre de Saint-Georges de quatrième classe¹. Il accueillit la révolution de Février avec, selon ses propres termes, l'espoir qu'elle « balayerait la routine bureaucratique, renouvellerait l'appareil d'État et conduirait la Russie sur la route du développement culturel² ».

Peu avant le début de la Première Guerre mondiale, son frère aîné, Viktor, prenant la parole à la Douma, avait dit : « Seuls les peuples dotés de culture sortiront indemnes de la catastrophe européenne, à supposer que l'histoire leur accorde de la traverser. »

Tel ne fut pas le cas de la Russie. Le pouvoir échut aux bolcheviks ; on entama des pourparlers de paix avec l'Allemagne et Pepeliaïev regagna son Tomsk natal. Il surveilla un camp de prisonniers de guerre et, quand ils furent libérés, il vécut de « ses émoluments privés ». Lesquels au juste, il ne le précisa pas. Un jour, il rencontra dans la ville le colonel Soumarokov, une vieille connaissance. Celui-ci lui demanda : « Comment, tu n'es donc pas membre de l'organisation ? » Devant sa réponse embarrassée, il lui raconta qu'il se trouvait à la tête d'une organisation clandestine d'étudiants et d'officiers créée sous le patronage des régionalistes sibériens (partisans de l'autonomie de la Sibérie). Pepeliaïev en devint membre, puis la dirigea après la « destitution de Soumarokov pour monarchisme ». Il se disait lieutenant-colonel bien que, formellement, il ne fût que capitaine. Sous Kerenski il avait été proposé à ce grade, mais Pepeliaïev n'avait pas eu le temps de recevoir l'avis officiel de sa promotion. C'était d'ailleurs une pratique courante en

1. Déclinaison de l'ordre de Saint-Georges. Récompense la vaillance au combat de soldats et sous-officiers. Très largement décernée durant la Première Guerre mondiale. (*N.d.T.*)

2. Tous les propos de Pepeliaïev cités dans ce chapitre et celui intitulé « L'esprit des grandes espérances » sont empruntés au récit sur sa propre personne écrit le 5 juillet 1923, quand il était prisonnier du pouvoir soviétique ; il se situe entre une confession et une autobiographie (Archives de l'OУFSB RF pour la région de Novossibirsk, d. 13069, t. 1, f. 18-27, recto verso). (*N.d.A.*)

ces années : les officiers jugeaient avoir droit au grade auquel ils avaient été proposés au front.

En mai 1918 éclata la révolte du corps tchécoslovaque. À Novonikolaïevsk, le soviet local fut renversé avec l'aide des Tchèques au nombre desquels se distingua immédiatement le capitaine Radola Gajda, de son vrai nom Rudolf Geidl¹ ; à moitié allemand, à moitié serbe, il s'était découvert « un cœur tchèque » après avoir fait ses études secondaires dans un lycée de Tchéquie. La tentative de Pepeliaïev de fomenter un soulèvement à Tomsk échoua, mais, le lendemain, les bolcheviks quittèrent d'eux-mêmes la ville. « Pour continuer la lutte », Pepeliaïev réunit un détachement de camarades issus de la clandestinité et déclara ouverte l'inscription de volontaires. Vers la fin de l'été, son détachement prit le nom de corps de tirailleurs de Sibérie centrale, étant donné qu'il s'était formé dans les gouvernements de Tomsk et de l'Altaï. Il compta jusqu'à deux mille combattants dont plus de la moitié était constituée d'officiers servant comme simples soldats, comme dans l'armée des volontaires de Kornilov. Le reste était composé de professeurs, fonctionnaires en retraite, étudiants de Tomsk, lycéens. « Rien que des représentants de l'intelligentsia », nota un témoin de leur entrée à Irkoutsk. Leur commandant se distinguait par une extrême simplicité dans les relations humaines et combattait à son niveau la « routine bureaucratique » : on a conservé l'ordre par lequel il interdisait aux chefs de garnison de district d'avoir des états-majors de plus de deux hommes.

Le corps dépendait du gouvernement provisoire de Sibérie dans lequel les SR et les « régionalistes » faisaient la pluie et le beau temps. Les épaulettes, symboles de l'ancien régime, furent remplacées par des manches ornées de chevrons, la cocarde des casquettes par un ruban blanc et vert, couleurs du drapeau sibérien. Sous Koltchak, les épaulettes revinrent, mais Pepeliaïev réussit à sauvegarder le ruban, de même que le drapeau bicolore du corps. Il croyait que, dans la lutte contre

1. Radola Gajda, de son vrai nom Rudolf Geidl (1892-1948). Militaire tchèque. L'un des généraux des Légions tchèques. Pendant la guerre civile russe, il combattit dans les armées blanches de 1918 à 1919. En 1925 il fonda la Communauté nationale fasciste qui suivit le fascisme italien. (*N.d.T.*)

le despotisme des bolcheviks, « la libre Sibérie » apporterait la liberté à la Russie en échange de sa propre autonomie.

Ses volontaires et les légionnaires de Gajda dispersèrent en trois mois les détachements de gardes rouges, occupèrent Irkoutsk, Verkhneoudinsk, Tchita. Un autre groupe de Tchécoslovaques s'empara de Vladivostok, l'ataman Kalmykov se saisit de Khabarovsk. Les tirailleurs sibériens furent déplacés dans l'Oural et, vers la fin de 1918, le corps de Pepeliaïev qui comptait déjà plus de quinze mille baïonnettes se retrouva à la pointe de l'attaque que l'état-major de Koltchak lança à l'ouest sur Perm et Viatka avec l'intention de finir par Moscou.

Lors des gelées de décembre, les Sibériens battirent à plate couture la 3^e Armée rouge et prirent d'assaut Perm. Pepeliaïev se retrouva à la tête d'une multitude de prisonniers ainsi que d'énormes trophées. Ce succès lui valut de se voir conférer par Koltchak l'ordre de Saint-Georges de troisième classe, tandis que le général Janin, chef de la mission alliée en Sibérie, le décorait de la croix de guerre française avec la palme en argent. À vingt-sept ans, il était donc lieutenant-général et commandait le groupe du Nord de l'armée sibérienne (dite depuis juillet 1919 la 1^{re} armée sibérienne). Sa gloire était telle que, lorsque Koltchak tomba malade et resta une semaine entre la vie et la mort, l'opinion publique s'attendait à voir Pepeliaïev promu au poste de dirigeant suprême. Les journalistes ne le désignaient que comme « le chef bien-aimé », les rimailleurs du département d'information de l'armée¹, auteurs de « chansons de soldats » que personne ne chantait jamais (« Les voilà envolés, les faucons, envolés depuis l'Orient » – il s'agit de l'attaque de Perm), faisaient rimer « cadavres ennemis » et « le groupe du Nord de Pepeliaïev ici ». Le meilleur train blindé portait le nom de *Pepeliaïev*, le journal du corps, dénommé *Le Pepeliaïevien*, publiait les vers suivants :

Qu'à tous est doux le nom de Pepeliaïev,
Le peuple va le répétant,
Jour après jour, il débarrasse
Notre Russie de maîtres indésirables.

1. Cet organisme (OSVEDARM) s'occupait de faire de la propagande auprès des soldats et de la population. (N.d.A.)

Et plus optimistes encore :

Nous serons bientôt au Kremlin,
Et de par la terre russe
Retentira la gloire de Pepeliaïev !

Il n'avait pas fait le moindre effort pour créer son propre culte et n'avait pas levé le petit doigt pour le développer. Il était besoin d'un chevalier blanc et ce fut lui. La presse de Koltchak ne perdait pas une occasion d'attiser l'importance du « triomphe de Perm », on voyait même une signification symbolique dans le fait que la ville avait été prise le 11 (24) décembre, le jour même de la chute d'Izmaïl, en 1790, et, en même temps que cette victoire, la figure du triomphateur, le « Souvorov sibérien », prenait de l'ampleur. Ce titre s'attacha à lui quelque deux mois durant. Hardi, l'âme droite, dépourvu de caprices comme le héros d'Izmaïl, Pepeliaïev convenait idéalement au rôle de favori des soldats. « La simplicité » fut la première qualité que les correspondants des journaux de Perm relevèrent chez le commandant du corps de Sibérie centrale. Jusqu'à son physique qui allait dans le sens de son mythe ! Il semblait que, même sa casquette, crânement rejetée sur la nuque (comme on peut le voir sur la plus populaire de ses photos), évoquait l'absence d'hésitations et de doutes si répandus chez les intellectuels, même si, en réalité, elle lui était tout simplement trop petite. Il n'était en effet guère commode de trouver une casquette dont la taille convienne à son énorme tête.

Au début, il dépendait de Gajda, lui aussi promu lieutenant-général par Koltchak et nommé commandant de l'armée sibérienne, mais après la retraite de ce dernier, il devint le numéro un du front de l'Est. Ce front qui traversait l'Oural et le gouvernement de Viatka était situé à l'ouest pour les Blancs de Sibérie, toutefois, on l'appelait comme les Rouges pour lesquels il se trouvait réellement à l'est. Le gouvernement de Koltchak se croyait central, valable pour toute la Russie et, en dépit de la géographie, appréciait tous les événements non point depuis Omsk, mais depuis Petrograd et Moscou. L'idéal s'était soumis à la réalité ; en ce temps-là, semblables approches

de l'espace ne paraissaient pas extravagantes. Il était inutile que Pepeliaïev s'interrogeât sur le sens de ce retournement.

Bâti en athlète, doté d'un « physique sérieusement russe », chose d'une grande importance dans la guerre contre la III^e Internationale, le visage ouvert d'un homme étranger aux intrigues et, plus généralement, à toute espèce d'arrière-pensée, il suscitait la confiance. Sur une photographie où Pepeliaïev se trouve en compagnie de Gajda, de Dieterichs¹ (alors chef de l'état-major du corps tchécoslovaque), d'un groupe d'officiers russes et tchécoslovaques ainsi que de représentants des alliés, il est le plus jeune, le plus grand, le plus simplement vêtu et il se tient avec moins d'aisance que les autres. Gajda porte une tunique militaire impeccable et a une attitude libre et détendue ; Dieterichs a posé pittoresquement les deux mains sur le pommeau de sa canne fichée en terre, tandis que Pepeliaïev s'est redressé, tendu, les mains derrière le dos comme s'il ne savait qu'en faire. Sa vareuse trop courte le serre aux épaules ; au lieu d'une culotte bouffante, il porte un pantalon d'uniforme tout froissé et son visage reflète l'envie d'en finir au plus vite avec cette séance de photographie.

Naturellement, il ne fut pas long à entrer dans le rôle d'idole du peuple et à éprouver un certain plaisir à le jouer ; des trains blindés, des lazarets et des brigades d'assaut avaient beau porter son nom, son chiffre avait beau s'étaler sur les épaulettes et les étendards d'unités privilégiées, cela n'était nullement dû à la vanité du jeune commandant. Il en allait de même pour Kappel², Semionov³, et les autres généraux et

1. M.K. Dieterichs (1874-1937). Général russe et personnalité politique monarchiste des armées blanches. Président du gouvernement russe de Vladivostok (1822). Émigré en Chine, il dirige l'Union générale des combattants russes de 1923 à 1937, organisation appelant à la lutte contre le communisme. (*N.d.T.*)

2. Vladimir Kappel (1883-1920). Lieutenant-général blanc. À partir de novembre 1919, il dirigea la 3^e armée. Au moment de l'effondrement de Koltchak, il continua la lutte le long du Transsibérien par des températures de - 50 °C. Son armée battit en retraite en janvier-février 1920 : ce fut « la longue marche dans les glaces de Sibérie ». Amputé du pied et de plusieurs doigts, malade de pneumonie et du typhus, il continua de commander presque jusqu'à son dernier souffle. (*N.d.T.*)

3. Ataman G.M. Semionov (1890-1946). Cosaque de Transbaïkalie. Seigneur de la guerre à la tête d'un système de crime organisé et d'atrocités. Positions

atamans charismatiques et victorieux. Le culte archaïque des chefs militaires compensait chez les Blancs l'absence d'idée organisationnelle générale, mais de toutes ces figures, différant tant par le visage que par l'importance, Pepeliaïev seul devait conserver l'amour de ses compagnons d'armes, même après avoir échangé l'uniforme de général contre une blouse russe à la Tolstoï.

Le général Konstantin Sakharov (lui aussi promu par Koltchak) s'est plu à accentuer les aspects ordinaires ou déplaisants de sa physionomie : « un visage simple et rond », « des yeux à l'expression dépourvue d'une quelconque pensée éclatante », « un front bas », « une voix basse, étranglée et grossière », « des vêtements d'une négligence étudiée », mais le portrait manque d'objectivité car Sakharov détestait Pepeliaïev, tant pour ses convictions de gauche que pour des raisons personnelles.

Gajda portait sur ses épaulettes un emblème de sa propre invention représentant trois aigles foudroyés par l'éclair de la révolution : l'aigle russe et celui des Habsbourg avaient deux têtes, celui de la maison royale de Hongrie, une seule ; il voyageait dans un wagon-salon pourvu d'un piano à queue et au sol recouvert de peaux d'ours et de lynx ; les murs étaient ornés d'une « galerie de portraits » dont le sien, immense. Son train comportait un wagon-garage, un wagon-écurie, un wagon destiné à sa suite, laquelle comptait « des laquais, des ordonnances, une dactylo qui n'avait jamais vu de machine à écrire, une sœur de charité et une sœur tout court ». Au zénith de sa gloire, Pepeliaïev se contentait, lui, du nécessaire. Il n'était ni un ascète fanatique, ni un calculateur amoureux des honneurs exhibant par démagogie la simplicité de sa façon de vivre – c'était un militaire partageant les valeurs de l'intelligentsia, accoutumé depuis toujours à mener une vie modeste et à se comporter avec une simplicité sincère. Comme nombre d'hommes dont le physique puissant respire la force, il n'accordait aucune importance à l'habit et était « négligé par nature ». Sur lui, un costume civil aurait eu la même allure.

Il ne participa pas aux expéditions punitives. Après la prise de Perm, il renvoya dans leurs foyers plusieurs milliers de

politiques opportunistes. S'exila en 1921 et devint agent japonais. Capturé par les Soviétiques, il fut pendu à Khabarovsk en 1946. (*N.d.T.*)

gardes rouges prisonniers et ne déféra pas au tribunal militaire de campagne les officiers qui avaient servi chez les bolcheviks comme l'exigeait l'état-major général. Pepeliaïev avait pleinement le droit de s'exclure du tableau de la décomposition de l'armée qu'il avait lui-même tracé : « Le commandement intriguait, le contre-espionnage déchaîné faisait rage, on assistait à la création d'états-majors luxueux, les officiers s'adonnaient à l'ivrognerie. »

On racontait que lors d'un voyage d'inspection de Koltchak sur le front, pendant les revues, des régiments entiers titubaient. Dans les villages de l'Oural, la distillation frauduleuse prospérait, rien n'était plus facile que de se procurer des boissons fermentées (*koumychka*)¹, mais Pepeliaïev, même jeune, n'avait jamais pu supporter l'alcool. Ses compagnons d'armes sont unanimes à affirmer que, même lors des terribles gelées de Iakoutie, ils n'avaient jamais vu leur commandant boire un seul verre de vodka.

2

Au printemps 1919, Pepeliaïev poursuivit l'offensive : en juin, l'armée de Sibérie pénétra dans le gouvernement de Viatka et, après six jours de combats, occupa la ville de Glazov. Le soviét militaire révolutionnaire « du front oriental de lutte contre la contre-révolution mondiale » jugea la situation suffisamment dangereuse pour qu'il soit décidé d'utiliser des gaz asphyxiants contre les Blancs. On livra de l'ypérite à Viatka, mais elle ne sortit pas des tonneaux de fer où elle se trouvait car Pepeliaïev battit en retraite.

Il avait, quant à lui, la ferme intention de porter aux Rouges un coup décisif après la prise de Glazov et, s'il entama son repli, ce ne fut pas sous la pression de l'ennemi, mais sur ordre de l'état-major général. De fait, il n'avait pas d'autre issue : battue à plate couture, l'armée occidentale de Sakharov avait reflué vers l'est, dénudant son flanc. Ce qui n'empêcha pas Sakharov, responsable de nombreuses défaites, et qui,

1. *Koumychka* : boisson alcoolisée faite maison, à base de lait fermenté. (N.d.T.)

un an plus tard, devait être chassé honteusement de l'armée par les hommes de Kappel, d'évoquer Pepeliaïev avec une morgue blessante : « La nature l'avait créé pour commander un bataillon. »

Avant la révolution, tous les stratèges de Koltchak sans exception commandaient dans le meilleur des cas des régiments. Ils s'étaient retrouvés à la tête d'armées et de fronts, non pas en raison de leurs talents militaires, mais par suite de la pénurie de cadres à l'est de la Russie. Pepeliaïev, non plus, n'était pas un génie militaire, mais il appréciait sainement la situation, ne craignait pas de dire la vérité et savait exposer ses pensées avec un éclat impressionnant ; ce fut le cas par exemple dans le rapport formellement remis à Gajda, mais destiné, de fait, à Koltchak, après la retraite de Perm de l'armée sibérienne en juillet 1919 continuant sa retraite vers l'est.

« L'état-major a étourdiment conduit à l'abattoir des dizaines de milliers d'hommes et se traîne à présent à la queue des événements du front... Il n'a pas tenu compte du fait que, dans une guerre civile, la victoire devait être rapide et décisive, mais, dans le même temps, réelle et indiscutable. Dans une guerre civile, faire des allers-retours est gros d'importants dangers. »

« Je n'ai pas l'intention de détailler les erreurs opérationnelles car ce serait un combat d'idées et d'opinions dont sortirait vainqueur celui qui l'emporterait dans le débat. »

« Toute armée tient par ses officiers. Nous en avons peu au front et beaucoup à l'arrière... L'armée a perdu jusqu'à sa dernière réserve, les officiers souhaitant fuir les Rouges, car nos échecs paralysent leur désir de changer de camp. À cet égard, l'ordre n° 189 du chef de l'état-major du commandant suprême qui prescrit de déférer au tribunal tous les officiers [prisonniers] a joué un rôle fatal. »

« Concernant la question de l'uniforme et des munitions, les choses sont pires encore. Les hommes n'ont ni chaussures, ni vêtements, ils vont couverts de houppelandes de bure, des chaussons de tulle aux pieds... Tels les Scythes du XX^e siècle, les éclaireurs à cheval montent sans selles. »

Avec ce rapport, Pepeliaïev faisait sa première incursion dans le domaine politique. Il proposa de « déclarer solennellement et sur l'heure que, désormais, dans toute la Russie, la

terre appartiendrait à ceux qui la travaillaient en personne et irait aux paysans sans qu'il leur fût demandé aucun droit de rachat ». Il exigea que les ouvriers soient traités différemment, que les familles des appelés se voient verser de l'argent, que soient instaurées des pensions pour les proches des tués, des allocations pour les blessés, que soit supprimé le cens lors de la promotion des soldats au grade d'officier, qu'il soit fait en sorte que l'état-major du commandant suprême suive les campagnes au lieu de rester en permanence à Omsk. Il proposa également à Koltchak de ne pas attendre d'avoir vaincu les bolcheviks pour réunir une assemblée constituante, mais d'organiser des élections sur l'heure.

En octobre 1919, l'armée de Pepeliaïev saignée à blanc par des combats incessants fut transférée à l'arrière, sur la ligne Tomsk-Novonikolaïevsk. L'état-major général se proposait d'arrêter les Rouges sur cette ligne et d'abandonner Omsk sans combattre, qui était incommode à défendre, mais Koltchak imposa que la capitale soit défendue. Dieterichs, commandant du front de l'Est, opposé par principe à cette idée, demanda sa retraite et fut remplacé par l'accommodant Sakharov. Ce dernier promit d'assurer la sécurité d'Omsk, mais n'entreprit rien ni pour la défendre, ni pour l'évacuer. Après avoir rassuré Koltchak, Sakharov partit pour Novonikolaïevsk, alors que dès le lendemain les avant-gardes de la 5^e armée de Toukhatchevski pénétraient dans la ville. Démoralisée, la garnison de trente mille hommes capitula sans vraiment opposer de résistance ; quand les gardes rouges entrèrent dans les administrations publiques, ils trouvèrent à leurs postes de travail des fonctionnaires qui ne se doutaient de rien.

Un peu plus tôt, Pepeliaïev qui n'avait pas été depuis longtemps à l'arrière arriva dans son Tomsk natal et vit que « le corps des officiers généraux n'avait pas idée de l'horrible situation régnant sur le front, que la société était abattue, qu'il n'y avait pas la moindre unanimité, que le pouvoir de l'amiral ne suscitait que des sourires moqueurs ».

Le 8 décembre, à la station de chemin de fer « Taïga » d'où partait un embranchement du Transsibérien en direction de Tomsk, Pepeliaïev arrêta Sakharov, dont il estimait la conduite « criminelle », il retarda le train du commandant suprême et, soutenu par son frère Viktor, lui arracha la promesse de

transmettre le pouvoir au congrès des zemstvos. Il espérait encore que, en présence du « pouvoir du peuple », les Rouges reconnaîtraient l'autonomie de la Sibérie et qu'il serait possible de conclure avec eux un accord d'armistice ; mais les contacts avec les représentants de la clandestinité bolchevique montrèrent l'inanité de ces espoirs.

Sur une armée de quarante mille hommes, Pepeliaïev ramena à Tomsk cinq ou six mille combattants qui ne souhaitaient pas aller plus loin. « Les armées continuaient à se replier, écrivit-il, mais mes unités, formées pour l'essentiel dans des localités de Sibérie centrale, restèrent en place, immobilisées par leur situation familiale. » En d'autres termes, les armées refusaient d'obéir. Impuissant à maîtriser la situation et considérant la guerre perdue, Pepeliaïev, dans un dernier ordre à l'armée, la déclara dissoute, ce que l'état-major central considéra comme une trahison. « Mon nom était compromis, on m'accusait de gauchisme, de trahison. »

Accompagné des quelques-uns qui avaient « décidé de continuer la lutte », Pepeliaïev quitta Tomsk. Il manqua périr en sortant de la ville : des ouvriers-atteleurs avaient posé une bombe entre deux wagons et la firent exploser quand l'échelon entreprit de monter. L'explosion fit se détacher les deux derniers wagons, le commandant se trouvait dans l'un d'entre eux. Lancés à toute allure, ils dévalèrent une pente, pour, comme l'escomptaient les poseurs de bombe, percuter à grande vitesse le train blindé qui venait derrière, mais, par chance, ce dernier était en retard ; le machiniste arriva à stopper la locomotive juste à quelques pas des wagons de queue arrivés à un endroit plan et qui avaient perdu leur élan.

Après la chute d'Omsk, la retraite se transforma en fuite. Le front s'écroula, la température descendit à -30°C quand les armées et les fuyards furent évacués par la grande ligne du Transsibérien, encombrée d'échelons. On manquait de locomotives et, quand on en avait, de charbon ; des bouchons s'étendaient sur des dizaines de verstes. Les convois restaient à l'arrêt des jours entiers sur les voies de garage ou entre les gares. Il se racontait des histoires épouvantables sur des trains immobilisés dans la taïga, recouverts de neige et débordant des cadavres raidis des passagers.

Après Krasnoïarsk, la ligne de chemin de fer était aux mains des Rouges ; plus loin, on ne laissait passer que les échelons tchécoslovaques. Ce qui restait des armées de Koltchak partait à pied pour la Transbaïkalie, mais Pepeliaïev, en proie au typhus, s'effondra ; on le laissa à la station Klioukvennaïa où il pouvait recevoir quelques soins. C'est là qu'un officier tchécoslovaque inconnu recueillit le commandant en plein délire et le prit dans son wagon.

Quatre ans plus tard, lors du procès des participants à l'expédition de Iakoutie, le procureur lui demandera quels étaient ses sentiments lors de la débâcle de Koltchak et de la retraite vers l'est. Ne souhaitant pas aborder ce douloureux sujet, Pepeliaïev se contentera d'une seule phrase : « Il est difficile de rendre mes sensations d'alors. »

3

Au début des années 1970, lieutenant depuis deux ans, je servais dans un régiment situé à la station Divisionnaïa, première gare de chemin de fer à l'ouest d'Oulan-Oudé (autrefois Verkhneoudinsk, ville natale de la femme de Pepeliaïev, Nina Ivanovna). C'est là, dans la forêt, à l'extrémité d'un polygone de tir pour les blindés, dans une zone fermée aux civils, que je vis le cimetière abandonné des légionnaires du corps tchécoslovaque. Leurs camarades avaient édifié cette ville des morts à l'écart du bourg de Beriozovka et de la voie de chemin de fer, pour la protéger de la barbarie des vivants. Autour, à cinq kilomètres sinon plus du premier lieu habité, il n'y avait rien, que des pins et du sable. D'autant plus forte était l'impression produite par cette immense nécropole perdue dans la taïga de Transbaïkalie. On aurait cru voir les ruines de quelque ville maya dissimulée dans la jungle, avec ses rues parfaitement rectilignes faites de dalles de calcaire rougeâtre local, hautes de la taille d'un homme, portant, gravés dessus, des noms slaves, allemands, juifs. On trouvait là aussi les noms de bourgs de Bohême, de Moravie, de Slovaquie, des croix et, disséminées çà et là, des étoiles de David, les numéros des unités de combat. Par endroits, les inscriptions avaient conservé des restes de peinture dorée, presque tous les monuments funéraires étaient

entiers, mais les fosses communes, depuis longtemps éventrées et pillées, béaient comme autant de fondrières. À l'époque, je croyais que dans ces trous sablonneux traversés de racines de pin gisaient des hommes qui avaient péri en combattant les Rouges, mais, à présent, je sais que la plupart d'entre eux sont morts du typhus.

Le mot grec *typhos* signifie nuage, brouillard et, au sens figuré, obscurcissement de l'esprit. En proie à la fièvre, les malades du typhus perçoivent le monde environnant comme irréel, illusoire. Banalement engendré par un pou de corps ainsi que par l'accumulation de masses humaines déplacées, le typhus était devenu la maladie d'une société où la frontière entre le délire et la réalité s'estompait. Le drapeau noir flottant au-dessus des baraquements où s'entassaient les malades était un attribut typique des villes de Sibérie durant les derniers mois du gouvernement de Koltchak. N'épargnant personne, la maladie était devenue un véritable fléau pour les armées défaites battant en retraite. Le nombre de ses victimes excédait de plusieurs fois celui des morts au combat, mais Pepeliaïev survécut, peut-être parce que les Tchèques l'avaient enveloppé, brûlant de fièvre, dans des draps glacés. Il le raconta lui-même à sa femme.

Ivan Serebrennikov, ancien ministre du gouvernement de Sibérie, nota le récit qu'il lui fit de son voyage de Klioukvennaïa à Verkhneoudinsk avec l'échelon tchèque : « À l'une des stations, les ouvriers, ayant appris ma présence dans le train tchécoslovaque, l'entourèrent et exigèrent qu'on me livrât à eux. Le commandant du train garda sa présence d'esprit, alla trouver la foule et dit : "Oui, c'est exact, nous avons Pepeliaïev avec nous. Il avait le typhus et, son état s'étant considérablement détérioré, nous l'avons laissé à l'une des stations précédentes pour qu'il entre à l'hôpital." La foule crut cette déclaration et se dispersa dans le calme. »

Lorsque l'échelon traversa Irkoutsk, Pepeliaïev était à cent lieues d'imaginer que sa Nina avait été contrainte de descendre du train et se trouvait dans le bâtiment de la prison de la ville réservé aux femmes, en compagnie de son fils, Vsevolod, et de la compagne de Koltchak, Anna Timiriova. Vsevolod, âgé de six ans, se souvint que, au moment de leur arrestation, sa mère avait glissé dans la poche de son pantalon « une

pépite d'or de la grosseur d'un haricot ». Lors de la fouille, on confisqua à Nina son argent et ses objets de valeur, mais la pépite était là, intacte. Sortie de prison, Nina se débrouilla pour la faire passer, par l'entremise de quelqu'un, à Samouïl Tchoudnovski qui avait fait fusiller Koltchak ainsi que son beau-frère Viktor Pepeliaïev, afin d'obtenir en échange la permission de partir rejoindre ses parents à Verkhneoudinsk. Dans sa vieillesse, Vsevolod Anatolievitch devait raconter la chose par écrit, bien que n'importe lequel des représentants de la Tchéka d'Irkoutsk ait pu hériter de la précieuse pépite. Le nouveau propriétaire de la pépite devait garder secret le nom de sa protégée, peut-être est-ce là la raison pour laquelle l'autorisation de circuler remise à Nina Ivanovna portait son nom de jeune fille. Il est par ailleurs possible qu'on ait voulu ainsi lui éviter des ennuis. En effet, ni tampons ni signatures n'étaient susceptibles de garantir la sécurité de l'épouse d'un général blanc connu dans toute la Sibérie.

C'est dans la maison familiale, à Verkhneoudinsk, qu'elle retrouva son mari encore convalescent. On s'attendait à ce que la ville soit occupée par les Rouges de façon imminente et Pepeliaïev fit partir sa femme et son fils à Harbin où sa mère et ses sœurs, fuyant Tomsk, s'étaient déjà réfugiées en décembre. Son père était mort en 1915. Quant à lui, il forma un détachement avec le reste de son armée, prit part près de Sretensk à un combat contre les partisans, mais lorsque des unités japonaises se portèrent au secours des Blancs, il eut, raconta-t-il, « honte de lutter contre le peuple russe aux côtés des Japonais ».

Sa tentative d'entrer en pourparlers avec les partisans lui valut d'être accusé de trahison par l'ataman Semionov. Après cela Pepeliaïev décida « de se mettre en retrait » et, en avril 1920, il quitta la Transbaïkalie pour Harbin, où se trouvait sa famille.

L'ANARCHISTE DE LUCYN

1

Ivan Iakovlevitch Strod avait trois ans de moins que Pepeliaïev. Il était né le 29 mars (10 avril) 1894 dans le chef-lieu de district de Lucyn, gouvernement de Vitebsk, à présent Ludza en Lettonie¹. Sa mère était polonaise, son père, letton ; toutefois, dans les formulaires, son fils n'indiqua jamais cette nationalité comme la sienne. D'ordinaire, il se déclarait Polonais, parfois Russe, mais pas pour se faire passer comme le représentant de la nation dominante. En effet, Strod était déjà mort à l'époque où cela devint important. Son père, Iakoub, était tout simplement latgalien ; or, les Latgaliens, avec leur langue particulière qui, dans la Lettonie actuelle, est considérée comme un dialecte letton, ne se percevaient pas comme Lettons². Ils ne comptaient pratiquement pas de luthériens, leurs voisins les tenaient pour Polonais ou Russes selon qu'ils étaient catholiques ou orthodoxes. Les parents de Strod faisaient partie de

1. Ludza (autrefois Lucyn en Pologne) est une ville du sud-est de la Lettonie, dans la région de Latgalie. (*N.d.T.*)

2. La Latgale ou Latgalie est la région la plus multiethnique de la Lettonie. Le latgalien est un dialecte issu du letton qui appartient au groupe balte oriental des langues indo-européennes. (*N.d.T.*)

la première catégorie, mais le chef de famille, officier de santé, d'abord à l'armée, ensuite à l'hôpital municipal, petit établissement d'une dizaine de lits, s'était fait construire une maison dans la partie russe de la ville. Il parlait bien le russe, langue qui, pour ses enfants, était celle de la rue et des enseignements scolaires. Dans les formulaires, Strod indiquait comme langue maternelle tantôt le russe, tantôt le polonais, qui lui venait de sa mère. Il parlait aussi couramment le letton et pouvait réciter par cœur Rainis¹ aussi bien que Mickiewicz ou Pouchkine.

La maisonnette des Strod se trouvait à une centaine de pas de la grande maison où était né le général Jacob Koulnev², héros de la guerre patriotique de 1812. Au-delà des propriétés de ses descendants, s'étendaient deux lacs, le Petit et le Grand, au bas d'une colline surplombée par les tours de l'ancienne abbatale dominicaine de l'Assomption de la Sainte Vierge Marie ainsi que par les majestueuses ruines d'un château édifié par les chevaliers livoniens. Ses murs avaient vu les armées d'Ivan le Terrible, de Stefan Batory³, de Gustave Adolphe⁴. Là, l'histoire n'était pas un livre comme à Tomsk, mais le fond sur lequel se déroulait la vie.

Nous ignorons tout de l'enfance de Pepeliaïev ; à l'époque où il devint possible de parler du général blanc, tous ses contemporains étaient morts depuis longtemps. En revanche, dans la Ludza soviétique, Strod faisait partie du panthéon local ; les historiens de la région avaient trouvé des vieillards qui l'avaient connu petit garçon et avaient consigné leurs récits. L'un d'entre eux se souvenait :

« En ce temps-là, dans notre rue, il n'y avait que cinq à six maisons et plus haut, sur la montagne, c'était un terrain vague. Dans la journée, on y faisait paître les cochons, et, le soir, les gamins y jouaient à cache-cache et se dissimulaient dans les fosses creusées par les bêtes. Au printemps, à la fonte des

1. Janis Rainis (1865-1929). Écrivain et poète letton surnommé « le Goethe letton ». (*N.d.T.*)

2. Jacob Petrovitch Koulnev (1763-1812). Un des chefs militaires russes les plus populaires à l'époque des guerres napoléoniennes. (*N.d.T.*)

3. Stefan Batory (1533-1586). Prince de Transylvanie, puis roi de Pologne. (*N.d.T.*)

4. Gustave II Adolphe (1594-1632). Roi de Suède. Considéré comme l'un des plus grands stratèges militaires de l'histoire. (*N.d.T.*)

glaces, on pouvait sillonner le lac sur un bloc de glace. Nous autres, les petits, regardions avec envie les aînés grimper vaillamment sur un bloc voguant près du rivage, prendre leur élan à l'aide d'une perche ou d'un bâton et voguer depuis le Petit Lac jusqu'au pont. Parfois, ils nous promenaient, nous aussi. Ivan riait de notre peur, mais si, après nous être trempé les pieds ou avoir glissé, nous nous mettions à pleurnicher, il nous renvoyait chez nous et nul n'osait désobéir. Ses meilleurs amis étaient Ivan Pankov et Ivan Antsev, deux petits garçons du voisinage. Le premier était le fils d'un tonnelier, le second, celui d'un cordonnier. Tous trois lisaient beaucoup. On les voyait escalader la montagne derrière Makachany, le cimetière juif, pour y jouir de la solitude ; le lendemain, ils nous racontaient ce qu'ils avaient lu. Ils achetaient leurs livres à la librairie de Bounimovitch, la seule qui existât dans toute la ville. »

Ions, alias Ivan, l'aîné de ses quatre enfants, était un adolescent quand Elzbieta Strod mourut. La marâtre qui ne tarda pas à faire son apparition le gratifia de deux nouveaux frères. Étant l'aîné, il dut cesser de fréquenter l'école pour aider sa famille. Il se louait pour labourer les potagers, ferrait les chevaux, travaillait au moulin, bricolait dans un atelier de serrurerie. Son instruction se résumait à trois classes du centre d'apprentissage municipal, mais son livre *Dans la taïga iakoute* sera réédité plusieurs fois et l'écrivain biélorusse Vasil Bykaŭ, lui aussi originaire du gouvernement de Vitebsk, le dévorera, adolescent, de la même façon que Strod à son âge se passionnait pour Boussenard et Mayne Reid.

En 1914, il s'engagea dans l'armée comme volontaire, devançant d'un an l'âge de l'appel. « J'ai fait cela sous l'influence de la propagande patriotique et pour trouver un exutoire à mon énergie bouillonnante », expliquera Strod par la suite. Mais, naturellement, les exemples trouvés dans les livres ne furent pas étrangers à sa décision. Il combattit sur le front de l'Ouest dans l'infanterie, puis dans le renseignement, comme Pepeliaïev. En 1917 il rejoignit volontairement un « bataillon de la mort » ; c'est ainsi que l'on dénommait les unités de choc des régiments et divisions en décomposition après la révolution de Février. Si l'on en juge par les descriptions concises des exploits qui lui valurent ses croix de Saint-Georges, Strod ne se distinguait pas par sa seule hardiesse, mais aussi par

l'amour du risque et la capacité à garder son sang-froid dans les circonstances dangereuses. Il fut blessé grièvement deux fois, contusionné. Sous Kerenski, après avoir été décoré d'une croix de Saint-Georges de quatrième classe, il obtint le grade d'enseigne. Après la paix de Brest, il revint à Lucyn occupée par les Allemands, mais il n'avait absolument que faire du calme chef-lieu de district qui l'avait vu naître et le printemps 1918 le trouva à Irkoutsk, à des milliers de verstes de chez lui.

Ce même vieillard de Ludza qu'enfant Strod avait promené sur un bloc de glace assura que son audacieux voisin avait rejoint volontairement l'Armée rouge ; de plus, avant son départ en Russie, il lui aurait confié son intention de combattre pour le pouvoir des Soviets. Il ne s'agissait guère là que de fantaisies engendrées par le désir d'être partie prenante du destin d'un héros. En septembre 2014, les mêmes motifs poussèrent un autre ancien de Ludza à se vanter devant moi d'avoir connu le plus âgé d'un groupe de trois gars partis combattre dans le Donbass avec les milices populaires. J'ai pu voir leurs photographies dans le journal *La Terre de Ludza* où ils figuraient sous les appellations de Cheveux argentés, de Vassek et du Chasseur et, bien que l'histoire se répète, c'est par le plus grand des hasards que le fils de l'officier de santé de Lucyn se retrouva chez les Rouges.

Dans les années 1960, les efforts d'historiens iakoutes extrêmement désireux de doter la figure de Strod d'un poids politique supérieur à celui qu'elle avait en réalité aboutirent à diffuser l'hypothèse selon laquelle, forts de leur perspicacité de membres du parti, certains militants bolcheviques, ayant d'ores et déjà décelé en Strod un homme capable d'exécuter n'importe quelle mission de responsabilité, l'auraient envoyé de Petrograd à Irkoutsk avec un contingent d'armes destinées au Tsentrosibir¹. Toutefois, lui disait être allé à Moscou dans le but de chercher un travail quelconque et que, n'y ayant rien trouvé, il était parti pour Kazan, sans plus de succès. Quelqu'un lui avait alors conseillé de poursuivre ses recherches en Sibérie, mais, ayant rencontré en chemin d'autres personnes, il décida, sur leur avis, d'aller jusqu'à Vladivostok pour, de là, émigrer en Amérique. En tant qu'ancien officier, il lui fut interdit d'aller

1. Comité exécutif central des Soviets de Sibérie créé en décembre 1917. (N.d.A.)

plus à l'est qu'Irkoutsk ; il roula sa bosse de par la ville et ne trouva rien de mieux à faire que d'entrer dans la Garde rouge. La révolte du corps tchécoslovaque le plaça dans les rangs des défenseurs du Tsentrosibir.

Sur le Baïkal dans le secteur des tunnels du chemin de fer circumbaïkalien¹, les volontaires de Pepeliaïev et les Tchèques de Gajda se virent opposer les cosaques rouges de Transbaïkalie, les mineurs de Tcheremkhovo, les « internationalistes » (prisonniers de guerre allemands et autrichiens libérés des camps) ainsi que des détachements d'anarchistes. Nestor Kalandarichvili commandait l'un d'entre eux. Son instruction, son expérience et son allure de noble brigand à la Schiller le distinguaient favorablement des chefs d'autres troupes anarchistes, tout récemment encore paysans voire individus cupides et excentriques proches du banditisme comme Efrem Peregojine.

Strod devint anarchiste ou plus exactement anarcho-communiste sous son influence, mais il le resta même après que Kalandarichvili fut entré au PCR(b). Strod était le type de l'idéaliste à l'état pur, ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, malgré ses mérites et sa gloire, il ne fit pas carrière.

Les anarcho-communistes sont également appelés les « tenants du pain et de la liberté » d'après l'ouvrage de Piotr Kropotkine *Pain et liberté*². Avec son amour de la lecture, Strod avait dû étudier cet ouvrage, même s'il est douteux qu'il ait

1. Le chemin de fer circumbaïkalien représente un monument unique de l'ingénierie architecturale de la fin du XIX^e siècle. Il s'étend sur 84 kilomètres sur la rive sud-ouest du lac et relie le village de Koultouk à Port Baïkal. On y compte 424 constructions du génie civil dont 30 tunnels d'une longueur totale de 8 994 mètres. Les tunnels et les galeries de pierre du Circumbaïkalien sont uniques car construits selon des projets originaux et jamais reconstruits par la suite ; ils ont ainsi conservé la conception initiale des architectes et des ingénieurs du début du XX^e siècle. (N.d.A.)

2. Piotr Kropotkine (1842-1921). Géographe, explorateur, zoologiste, anthropologue, théoricien du communisme libertaire. Adhère à l'anarchisme en 1872. Arrêté plusieurs fois en Russie (1874) et en France (1883) où il fit trois ans de prison. Auteur de nombreux ouvrages dont *La Conquête du pain* (1892) en français, préfacé par Élisée Reclus, où il trace les contours de ce que pourrait être une société libertaire. Synthèse de sa pensée (traduit en russe par *Pain et liberté*). (N.d.A.)

été capable d'en exposer logiquement le contenu. Il n'était ni un théoricien ni un publiciste de parti, mais pour s'imprégner de l'esprit de la bible de l'anarcho-communisme, il était suffisant d'en avoir en mémoire ne serait-ce que quelques citations :

« En Europe, tout lopin de terre cultivé est arrosé de la sueur d'une multitude de générations, chaque route a une longue histoire faite de corvées, du labeur exténuant et des souffrances du peuple. Chaque verste de chemin de fer, chaque archine de tunnel a bu sa part de sang humain. »

« Des millions d'êtres humains ont trimé pour créer la civilisation dont nous sommes si fiers... Même la pensée, même le génie d'un inventeur sont des phénomènes collectifs. Chercher la part qui revient à chacun dans la production contemporaine est absolument impossible. »

« De quel droit quelqu'un peut-il donc s'attribuer ne serait-ce qu'une infime particule de cet énorme tout et dire : ceci est à moi et non point à vous ? »

Il est difficile de contester la justesse de ces vues, mais l'expérience du xx^e siècle veut que l'on adopte une attitude sceptique vis-à-vis de leur valeur appliquée à la vie quotidienne. Strod était dépourvu de cette expérience.

2

À la fin du mois d'août 1918, tout était terminé : Pepeliaïev et Gajda avaient vaincu au terme de combats sur le Baïkal, brefs, certes, mais d'une cruauté inouïe à l'égard des prisonniers. Kalandarichvili partit vers le sud, en direction de la frontière mongole, tandis que Strod, avec les membres de la direction du Tsentrosibir, quelques militants politiques et ceux qui les gardaient, en tout vingt-cinq personnes, se dirigea vers le nord, vers la Iakoutie. Ils avaient, comme Strod le disait, « l'illusion que le pouvoir soviétique y était demeuré ».

En chemin, cinq d'entre eux périrent lors d'affrontements avec des inconnus. Trois préférèrent passer l'hiver dans la

taïga dans une mine. Les dix-sept restants continuèrent leur chemin. Leur objectif était la ville la plus au sud de la région de Iakoutsk, Oliokmink.

Les lieux étaient austères. Dès le mois d'octobre, le sol était recouvert d'une couche de neige de près de quarante centimètres. Les chevaux tombaient d'inanition. Il ne restait rien du riz qu'ils avaient emporté et ils se nourrissaient uniquement de viande de cheval. « Enfin, devait se rappeler Strod, le moment arriva où, n'ayant rien mangé de quarante-huit heures, nous voyions approcher avec horreur le jour où nous serions morts de faim. »

Par bonheur, ils rencontrèrent des Toungouses qui leur donnèrent à manger et leur firent parcourir une partie de la route à dos de renne. Ils semblaient approcher de leur but, mais non loin d'Oliokmink un chasseur toungouse leur apprit que les Blancs étaient dans la ville, qu'ils étaient au courant de l'existence des fuyards et les recherchaient. La situation était sans issue. Après maintes hésitations ils décidèrent de se rendre. Pour éviter que leur nombre n'incite leurs adversaires à tirer, ils se divisèrent en trois groupes séparés de quinze à vingt verstes et qui, en cas de rencontre avec les Blancs, devaient leur faire part de la capitulation commune.

Quelques jours plus tard, le premier groupe de cinq hommes atteignit le bourg iakoute de Kendioukel sur la rivière Tchara. Ils y passèrent la nuit, mais, au matin, leur yourte fut encerclée par un détachement venu d'Oliokmink et commandé par le lieutenant Zarakhenko. Après un bref interrogatoire, on les fit sortir tous les cinq dans la cour et on les fusilla.

Le lendemain, on se saisit du deuxième groupe de six hommes au nombre desquels figurait Strod. On les conduisit à ce même Kendioukel, mais on n'eut pas le temps de les fusiller car, au cours de l'interrogatoire, on annonça à Zarakhenko que le troisième groupe de Rouges avait été découvert. Il se précipita à l'endroit indiqué en laissant Strod et ses camarades aux arrêts et en promettant de revenir les exécuter.

Les membres les plus remarquables du troisième groupe étaient Iakovlev, président du Tsentrosibir, et Fiodor Lytkine, poète révolutionnaire de vingt ans qui étudiait récemment encore le droit à l'université de Tomsk. Sa mère était une

paysanne russe et son père un Kurde exilé portant le nom de son beau-père bouriate.

Peu de temps auparavant, il avait écrit les vers suivants :

Je m'en vais aux ultimes batailles
Aspirant de tout mon être au joyeux combat
Ne priez pas
Ne pleurez pas sur moi, amis

Je m'en vais par la vaste plaine
Sous les coups des glaives croisés
Sur mon sort douloureux
Que soupire le vent des champs.

Ce ne sont pas exactement des glaives croisés que Lytkine vit au moment de mourir. Ses quatre compagnons furent abattus au travers des branches de la hutte où le groupe avait passé la nuit. Quant à Lytkine et Iakovlev, qui avaient réussi à bondir au-dehors, ils furent tués à coups de baïonnettes. Leurs corps dénudés furent jetés dans la taïga.

Peu de temps après, l'officier de santé Emelian Selioutine arriva depuis Oliokmink, envoyé au cas où il y aurait eu un combat et des blessés. Il ne nourrissait pas la moindre sympathie pour les bolcheviks, mais la vue des corps raidis gisant dans la cour l'avait frappé d'horreur. Il insista donc auprès du sous-officier Golomarev pour que les prisonniers soient conduits en ville. Golomarev, qui s'était évanoui la veille lors de l'exécution du premier groupe (raison pour laquelle il n'avait pas participé à la traque des autres), accepta et se procura même des chevaux chez les Iakoutes afin d'échapper à d'éventuelles poursuites. Dans ces contrées, la guerre civile ne faisait que commencer et les gens normaux étaient traumatisés par des cruautés qui devaient bientôt devenir monnaie courante¹.

Strod et ses camarades furent livrés à Oliokmink. Le commandant de la ville, le SR Guellert, farouche opposant à la peine de mort, les envoya en prison et repoussa par la suite

1. Strod resta toute sa vie reconnaissant à Selioutine et lorsque, quinze ans plus tard, ce dernier vint faire des études à Moscou, il vécut six mois dans son appartement. (N.d.A.)

toutes les tentatives d'en finir avec eux. Il fit connaître les faits à Omsk, mais, loin d'être châtié, Zarakhenko fut promu lieutenant.

La période de novembre 1918 à décembre 1919 fut la pire de la guerre civile en Sibérie. Strod passa plus d'un an dans la prison d'Oliokmink dans des conditions supportables. La prison ne l'aigrit pas mais lui apporta beaucoup. En effet, il partagea sa cellule avec de vieux membres du parti. Il se peut également que ses premiers essais littéraires datent de cette période.

Il recouvra la liberté lors de la chute de Koltchak et arrêta personnellement Zarakhenko qui se dissimulait dans un hameau isolé aux abords de la ville. Dans le feu des événements, il aurait pu l'abattre sans aucune conséquence pour sa personne, mais il revint avec lui à Irkoutsk, où Zarakhenko fut jugé et condamné à mort. Strod retrouva Kalandarichvili et reprit du service auprès de lui.

Au printemps 1920, ce dernier, à la tête de deux régiments à cheval, le régiment de la taïga et celui du Caucase, combattit l'ataman Semionov et les Japonais. Ses deux régiments faisaient partie de l'Armée révolutionnaire du peuple de la république « tampon » d'Extrême-Orient (DVR). La république avait été créée par Moscou pour éviter un affrontement militaire direct avec le Japon. Strod se retrouva dans le régiment du Caucase et, au bout de quelque deux mois, il y commandait l'escadron de tête comme deux ans plus tard dans le détachement du Nord.

Poursuivant la division asiatique d'Ungern, les partisans entrèrent dans les ruines fumantes de la *stanitsa*¹ de Koulinga. « Il était triste et douloureux, se souvint Strod, de contempler ce cimetière spécial où, à la place de croix et de monuments, s'élevaient les cheminées noircies des fours rappelant, avec les planches carbonisées achevant de se consumer, que, récemment encore, il y avait ici des maisons et que des hommes y avaient vécu. »

Ayant appris que quelques cosaques avaient quitté Koulinga pour rejoindre les partisans, Ungern ordonna d'incendier les lieux. Les familles des traîtres furent brûlées avec les maisons.

1. Village de cosaques. (N.d.T.)

Les portes avaient été condamnées avec des pieux et ceux qui tentèrent de s'échapper par les fenêtres furent roués de coups et rejetés dans la fournaise.

« Je revois une maison, poursuivait Strod, où un groupe de cosaques jetait aux quatre vents les poutres incendiées. L'un se pencha, saisit quelque chose, se redressa, le visage mortellement pâle, fixant un point, les yeux pleins d'horreur et de désespoir, il poussa un gémissement de douleur, grinça des dents et s'effondra sur la cendre brûlante en serrant contre sa poitrine le crâne fendu d'un enfant... Près d'une autre maison, un cosaque trouva dans la cave le corps consumé de sa femme. Et debout au-dessus du cadavre, il lui prodiguait les mots les plus caressants et les plus tendres : "Mon petit soleil clair, mon Avdotia chérie, mon petit cygne adoré, je ne te verrai jamais plus, je n'entendrai plus ta voix", tout en baisant les os où pendaient des restes de morceaux de chair. »

On occupa bientôt Kouranja, la *stanitsa* natale de Semionov. De la fenêtre de son appartement, Strod vit « une maison de plain-pied entourée d'un jardinet, déserte, les fenêtres condamnées, un perron affaissé et envahi par les herbes ; elle sautait aux yeux des passants ». Un partisan avait cloué au portail un morceau de carton où était écrit : « Ici est né l'ataman Semionov, bourreau de la Transbaïkalie ».

La maison où Strod et ses camarades avaient pris leurs quartiers pour la nuit se trouvait de l'autre côté de la rue. Pendant le dîner, les hôtes eurent l'impression que le vieux maître de maison avait peur d'eux – « ses mains tremblaient et l'on pouvait lire sur son visage la crainte qui le submergeait et qu'il essayait vainement de refouler ». Le même soir, les voisins leur apprirent le fin mot de l'histoire : le vieillard n'était autre que l'oncle de Semionov, le propre frère de son père. Le matin, en partant, Strod lui dit qu'il était au courant de sa parenté avec l'ataman et ajouta : « Toi, grand-père, tu peux dormir sur tes deux oreilles, personne ne s'en prendra à toi. Ton neveu sera seul à répondre du sang qu'il a versé. »

Comme Pepeliaïev, il n'avait en lui ni passion de la vengeance, ni acharnement, mais, à la différence de son futur adversaire à qui l'état militaire pesait et qui n'y avait jamais vu sa vocation, Strod était un homme de guerre. Il avait appris à monter à cheval aussi bien que les cosaques ; on l'avait vu

plus d'une fois participer à de « véritables charges frontales à la tête de la cavalerie », il savait se soumettre les hommes, pouvait instantanément désarmer et arrêter un partisan qui avait poussé un sifflement ironique en réponse à son salut devant le front des troupes ; avec cela indifférent au pouvoir en tant que tel, il l'appréciait, semble-t-il, avant tout, parce qu'il lui permettait de jouer les dandys, faiblesse dont il n'était pas exempt. De haute taille et de constitution asthénique, sur les photographies de groupe, Strod a l'air plus élégant que tous ceux qui sont debout ou assis à ses côtés. Son visage est tranquille, son regard froid, mais ce n'est là qu'une concession à l'esthétique des photos de parade. La nervosité, l'emportement devaient lui causer bien des ennuis.

En janvier 1922, Strod, en tant que membre du détachement du Nord, suivit Kalandarichvili en Iakoutie et se sépara de lui trois jours avant qu'il ne périsse à côté d'un bras de la Léna situé dans le delta proche de Tekhtiour.

LE SR ET LE CORNETTE

1

Le 11 juillet 1905, Piotr Aleksandrovitch Koulikovski, noble de trente-quatre ans originaire du gouvernement de Novgorod, ancien professeur de l'Institut Saint-Serge de Saint-Pétersbourg, qui avait rejoint l'organisation de combat du parti SR, pénétra en se présentant comme un solliciteur dans la salle sise boulevard de Tver où Chouvalov, maire de Moscou, recevait, et le tua de trois coups de revolver tirés à bout portant. Le meurtrier fut condamné à être pendu, mais un recours en grâce fut présenté à Sa Majesté l'Empereur, et sa peine fut commuée en quinze ans de bagne. Koulikovski passa six ans dans les prisons pour bagnards d'Akatouï et de Zerentouï ; grâce à une amnistie, il se retrouva en 1911 en relégation dans la région de Iakoutsk et travailla dans l'entreprise d'Anna Gromova, marchande d'Irkoutsk, mécène et protectrice des déportés¹.

Ses bateaux sillonnaient la Léna, l'Aldan, le Viliouï, la Maïa, et à leur bord, Koulikovski fit le tour de la Iakoutie entière.

1. Anna Gromova finança en particulier l'expédition polaire de la goélette *Zaria* à laquelle participa le jeune Koltchak. C'est grâce à ses deniers que fut fondé le musée de Iakoutsk et édité l'ouvrage fondamental de Waclaw Sieroszewski *Les Iakoutes*. (N.d.A.)

Ses articles paraissaient dans les journaux, mais s'il devint l'idole de la jeunesse, ce fut grâce à sa passion pour les spectacles amateurs qu'il montait avec les élèves de l'école secondaire technique et les étudiants de l'école normale d'instituteurs. Ils se réunissaient chez lui, buvaient du thé, discutaient de leurs lectures. Koulikovski vivait seul : sa femme et ses deux enfants étaient restés à Pargolovo près de Saint-Pétersbourg. Peut-être n'avait-elle pas voulu rejoindre son mari, à moins que ce ne fût lui qui ait mis peu d'insistance à l'appeler à ses côtés. Les jeunes acteurs devinrent sa famille, ses ouailles. Pédagogue de formation et par vocation, Koulikovski jouissait d'une immense autorité auprès d'eux. Les centres d'intérêt sociaux étaient sa vie, il était éloquent, fougueux, désintéressé à moins que l'on ne considérât comme intéressé son désir d'exercer une influence pastorale sur les âmes ; après la révolution de Février, il ne souhaita pas quitter Iakoutsk. Sa femme lui était depuis longtemps devenue étrangère ; ses enfants avaient grandi. Dans la capitale, nul ne l'attendait, alors qu'à Iakoutsk, une fois que la majorité des exilés politiques eurent regagné la Russie, laissant un contexte intellectuel appauvri, Koulikovski devint une figure marquante. En 1917, il fut élu député à la Douma régionale de Sibérie pour la Iakoutie.

Cinq ans plus tard, Ivan Rednikov, un de ses fils spirituels dévoyé, devenu membre du tribunal révolutionnaire, écrivit à son ancien mentor une lettre pour l'exhorter à renoncer à lutter contre le pouvoir soviétique¹. « Vous, lui écrivait Rednikov, que respecte toute la jeunesse étudiante de Iakoutsk... »

Dans sa réponse, Koulikovski, plutôt que d'aborder directement le sujet, évoqua le souvenir des relations, pour lui d'une importance extrême, avec des jeunes gens semblables à l'auteur de la lettre. « Ce fut pour moi un bonheur, écrivait cet enthousiaste déjà âgé et solitaire, que d'observer dans le milieu de la jeunesse étudiante cet instant de la vie où l'individu devient individu. Et, naturellement, on est pénétré de respect envers cette jeunesse à laquelle il est donné de manifester en cette période l'essence sacrée de la vie : la liberté de pensée. Moi aussi, j'ai été heureux, en dépit de moments de tristesse,

1. Elle fut publiée dans l'ouvrage de E.K. Vichnevski *Les Argonautes du Rêve blanc.*(N.d.A.)

j'ai, en effet, moi aussi, vécu cette période, mais les sombres nuées de la vie ont obscurci l'aurore de ma jeunesse et m'ont empêché de devenir ce que j'aurais voulu », laissa échapper Koulikovski, songeant à ses propres espoirs avortés.

« Mon âme souffre, lorsque je me souviens que j'ai connu certains de ces jeunes, continuait-il en pensant à ceux de ses pupilles partis servir les Rouges, et que j'ai aimé en eux des membres de l'intelligentsia naissants. Désormais, ces jeunes gens dépourvus de pensée et de volonté se sont métamorphosés en automates, en étripailleurs assoiffés de chair humaine, sont devenus des bonimenteurs, des lâisseurs et de faux prophètes qui vont répétant que seul Lénine est saint... »

En février 1921 la Tchéka arrêta à Iakoutsk plus de trois cents participants à « un complot contre-révolutionnaire » ; près de cent d'entre eux furent condamnés aux travaux forcés, trente-cinq furent fusillés. Pour une ville de sept ou huit mille habitants, c'étaient là des chiffres colossaux. Les captifs étaient battus à coups de baguettes de fusil, on les maintenait dans des locaux non chauffés par des températures de -40°C , on les faisait asseoir sur la glace, on les forçait à se promener nu-pieds. Les pelles à neige des concierges se transformèrent en instruments de torture.

À cette époque, Koulikovski travaillait à la coopérative d'achat et vente en gros Kholbos. Satisfait de passer ces temps troublés loin de Iakoutsk, il avait accepté la proposition de partir en mission à un millier de verstes de là plus à l'est pour diriger la construction d'une route allant du port d'Aïan sur la mer d'Okhotsk – où débarquera bientôt Pepeliaïev – au village de Nelkan sur le fleuve Maïa. Par la Maïa, l'Aldan et la Léna les bateaux livraient à Iakoutsk les chargements qui arrivaient par la mer à Aïan, mais d'Aïan à Nelkan, on les transportait à dos de cheval ou de renne. On s'apprêtait depuis longtemps à créer là une route carrossable, mais tantôt l'argent manquait, tantôt c'était la guerre ou la révolution, tantôt on n'arrivait pas à tomber d'accord sur l'itinéraire qu'elle devait emprunter pour franchir les monts Stanovoï. Pour finir, Kholbos prit les choses en main.

Koulikovski, basé à Nelkan, menait des travaux de prospection et voilà que, sans s'y attendre le moins du monde, il se retrouva à l'épicentre des événements qui secouèrent la

Iakoutie. En effet, Nelkan devint le berceau de la plus importante insurrection de l'histoire de la région.

2

En août 1921, un groupe d'anciens officiers qui avaient servi au bureau de recrutement et dans d'autres organismes s'enfuit de Iakoutsk. Après leur fuite, l'un des chefs soviétiques qui les avait pris à son service par manque de vigilance se justifia en disant qu'il avait été victime d'une sorte d'illusion d'optique : « [Ces officiers] avaient réussi à gagner la confiance de nombreux communistes car, aux jours de la réaction, ils semblaient rouges au milieu des Noirs, alors qu'en réalité ils n'avaient jamais cessé d'être des Blancs. »

La fuite fut orchestrée par le chef militaire Tolstooukhov. Les officiers se dirigeaient vers le rivage de la mer d'Okhotsk, comptant sur quelque navire américain ou japonais pour les mener à Vladivostok où ils escomptaient rejoindre l'Armée blanche ou émigrer. Ils avaient quitté la ville sous prétexte de préparer le fourrage pour l'hiver, aussi se lança-t-on à leurs troussees avec du retard et revint-on bredouille.

Sur l'Aldan, les fugitifs s'emparèrent des bateaux *Le Kirensk* et *La Zibeline*, ils les utilisèrent pour aller jusqu'à Nelkan et là, dans les entrepôts de Kholbos, ils découvrirent jusqu'à trente mille pouds de tissu, de farine et de thé. Une fois en possession de semblables richesses, sans prix pour la Iakoutie dépourvue de tout, les officiers décidèrent de tourner le dos à la mer et, forts de ces immenses ressources, de marcher ici même contre les bolcheviks. Koulikovski se joignit à eux. On lui proposa le poste d'administrateur civil de la région de Nelkan et il accepta.

Tolstooukhov se procura à Nelkan quantité de fourrures, après quoi, il les emporta à Vladivostok non sans avoir promis de ramener des cosaques en renfort. Il s'apprêtait à vendre les fourrures et, avec les sommes récoltées, à équiper un détachement expéditionnaire, mais il faut croire qu'il trouva un autre emploi à cet argent. On n'entendit plus parler de lui et, par la suite, les propagandistes soviétiques rappelaient cette histoire aux insurgés iakoutes – pour prouver que les officiers

les tromperaient comme Tolstooukhov les avait eux-mêmes bernés.

Après son départ, c'est le plus jeune des officiers venus avec lui, le cornette Vassili Korobeïnikov, qui passa au premier plan. Les Rouges le dénommaient avec mépris « le Vasska¹ », mais il est difficile de comprendre comment ce jeune homme, avec son grade militaire d'opérette, était devenu le commandant d'une armée d'insurgés comptant dans les meilleurs moments plusieurs milliers de combattants.

Il avait un an de plus que Strod et deux ans de moins que Pepeliaïev. Né à Sarapoul, il possédait un diplôme de vétérinaire. En 1914 il fut affecté à la cavalerie, sans doute en raison de sa connaissance des chevaux. Plus tard il suivit des cours d'officier, servit chez Koltchak, fut fait prisonnier par les Rouges et se retrouva à Iakoutsk au sortir de prison. Avant sa fuite, il occupa le poste de vétérinaire de la garnison.

On a coutume de penser que, comme Strod, Korobeïnikov avait reçu les croix de Saint-Georges des quatre classes et avait été fait officier pour sa bravoure. Il n'existe toutefois aucun document témoignant qu'il ait été décoré ne serait-ce que de l'ordre de Saint-Georges réservé aux soldats. Il s'agit probablement d'un mythe créé consciemment, car il était avantageux pour les deux parties : un « nœud » complet accroissait l'autorité du commandant aux yeux des insurgés, et pour les Rouges, il était moins humiliant de se voir infliger une défaite par un titulaire des quatre classes. S'ils l'écrasaient, leur victoire était plus éclatante que s'ils avaient défait un simple vétérinaire.

Nul de ceux qui l'ont connu n'a laissé ni de description de son physique ni de portrait psychologique. Seul l'un des compagnons de Pepeliaïev qui l'avait entrevu après l'écrasement de l'insurrection nota, non sans sympathie, qu'il lui avait semblé un « jeune garçon d'une folle témérité », mais un autre mémorialiste donne une caractéristique encore plus laconique de sa personne : « Une piètre apparence ». À en juger par l'unique photographie de lui qui existe, ces deux assertions sont vraies : elle montre un jeune homme nerveux, au visage simple, à l'air plus jeune que ses vingt-neuf ans.

1. Diminutif de Vassili. (*N.d.T.*)

On ne comprend pas très bien comment il devint le chef militaire de l'insurrection iakoute. Il n'est pas exclu qu'il ait manifesté ses ambitions en faisant exécuter sans hésiter deux miliciens de Nelkan. Ses camarades expérimentés lui cédèrent volontiers la première place, visiblement dans l'espoir de le manœuvrer et, au besoin, de le transformer en victime expiatoire, mais Korobeïnikov échappa à leur contrôle et devint l'unique officier russe, ou presque, en qui les insurgés iakoutes avaient une pleine confiance. Il se peut que la chose ait été favorisée par sa connaissance de la langue iakoute.

Pour commencer, Korobeïnikov décida d'organiser un détachement de Toungouses vivant dans la taïga entre Nelkan et la mer d'Okhotsk. Des siècles plus tôt, les Iakoutes turciques venus du sud les avaient rejetés à l'est. Éleveurs de rennes et chasseurs, les Toungouses étaient habitués à obtenir tout le nécessaire en échange de fourrures, mais depuis peu, voilà qu'il n'y avait rien à échanger, ni personne avec qui le faire. Les marchandises avaient disparu, les marchands avaient perdu le droit de faire du commerce, les plénipotentiaires soviétiques avaient lourdement imposé la production de fourrure ; ils exigeaient que les fusils soient enregistrés, que les fourrures soient marquées, jusqu'à la chasse qui n'était autorisée qu'à ceux qui achetaient un permis. Pour les Toungouses, enfants de la nature, tout cela semblait totalement inconcevable et, d'ailleurs, ils n'avaient pas d'argent. En plus de tout le reste, les représentants du nouveau pouvoir se refusaient à leur fournir de la poudre et d'autres marchandises à crédit avant le début de la saison des chasses comme le faisaient les marchands depuis des temps immémoriaux.

L'un des chefs toungouses expliqua dans un russe boiteux et d'autant plus expressif pourquoi ils avaient pris les armes : « Nous être contrariés très fort par pouvoir soviétique, c'est pourquoi nous sommes levés [soulevés]. La pouvoir soviétique être bon pour faire arrêtés, et si regarder dedans, être très dur. »

En d'autres termes, une main de fer dans un gant de velours.

Ayant appris l'apparition des officiers, le marchand Ioussoup Galibarov qui commerçait autrefois avec les Toungouses se précipita à Nelkan. Il les régala d'alcool, fit de riches cadeaux aux anciens qui les commandaient et promit solennellement

que les officiers rétabliraient les règles précédentes. Cette propagande encouragea les chasseurs de la taïga à rejoindre le détachement. La solde payée en thé et en étoffes porta rapidement leur nombre à deux cents. Ils étaient des tireurs d'élite. Les meilleurs, économisant le plomb, savaient envoyer une balle de telle sorte qu'elle restait fichée dans le crâne d'un écureuil et pouvait servir à tirer une seconde fois.

Korobeïnikov repoussa les tentatives des Rouges d'écraser la révolte dans l'œuf, tentatives il est vrai assez molles, et marcha vers l'ouest avec son détachement ; sa petite armée devint la boule de neige qui fait rouler une avalanche à sa suite.

Le communisme de guerre atteignit la Iakoutie avec retard et y prit des formes violentes. Les Iakoutes, qui représentaient presque 90 % de la population de trois cent mille personnes que comptait la région, étaient incapables de comprendre pourquoi ils étaient la cible de contributions sans fin dénommées « répartition » ou « impôt en nature ». En raison des extorsions continuelles, le mot « communard » était prononcé comme le terme iakoute *khomouïar*, phonétiquement proche, et qui désignait un pitoyable misérable ramassant dans la taïga tout ce qui était susceptible d'être mangé. Ceux qui ne payaient pas étaient passés à tabac, torturés, quand on ne les fusillait pas. D'autres redevances portaient le nom de « mobilisation » : la « mobilisation des chevaux » signifiait que les chevaux étaient réquisitionnés, la « mobilisation du roulage » était celle des chariots et des bœufs, celle « du labeur » désignait un travail bénévole, notamment dans les mines d'or où les Iakoutes étaient soumis à toutes sortes d'outrages. On les y expédiait avec un double but : d'une part assurer l'extraction de l'or à l'aide d'une main-d'œuvre gratuite, d'autre part créer un prolétariat indigène sur lequel le régime pourrait s'appuyer par la suite. Les criminels qui avaient rejoint les Rouges se distinguaient par une cruauté particulière (« les éléments déportés au bagne ») et se comportaient envers les Iakoutes comme avec une race inférieure. Un contemporain écrivit à leur propos : « Auparavant, ils tuaient les gens comme des chats, mais à présent, ils avaient besoin de sang pour laver celui qu'ils avaient sur les mains. »

Les arrestations des *toïones*¹ et de leur entourage désorganisèrent la vie habituelle des *naslegs*² et des *oulous*³ et frappèrent toute la population iakoute, y compris les simples *khamnatchits*⁴ dans l'intérêt desquels on prétendait se livrer à tous ces excès. Les répressions touchèrent également l'intelligentsia nationale : professeurs, officiers de santé, secrétaires de *naslegs*, employés des villes. Avec le début de la terreur, nombre d'entre eux quittèrent les villes pour les *oulous* et, lorsque Korobeïnikov fit son apparition, ils s'unirent aux insurgés. Sans eux, la révolte de 1921 ne se serait guère distinguée des révoltes iakoutes du XVII^e siècle, mais, désormais, elle avait acquis le caractère d'un mouvement de libération nationale. Korobeïnikov, avec son état-major, coordonna les actions des divers détachements à la tête desquels se trouvaient des officiers blancs. Les commandants iakoutes se virent octroyer des grades d'officier. Afanassi Riazanski, fils d'un *toïone* d'Amguinski, promu enseigne par Korobeïnikov, se tailla des épaulettes dans des ornements ecclésiastiques brodés d'or.

La lutte contre les chamans vint jeter de l'huile sur le feu. Avant la révolution, ils étaient poursuivis en tant qu'hérétiques ; à présent, on les pourchassait comme serviteurs du culte. On leur confisquait les costumes servant aux transes, les tambours, les représentations symboliques ou *emegets*⁵. Les attributs de cuivre ou de fer devaient « être livrés à qui de droit pour les besoins de la société », tandis qu'il était prescrit de brûler les tambours, les maillets (*bylaiïakh*) et les figurines de bois.

« Nous sommes en présence d'un mouvement national et populaire qui a pris de très importantes proportions », communiquait à Irkoutsk l'un de ceux qui avaient eux-mêmes provoqué ledit mouvement, et il concluait, en proie à la panique : on ne peut en venir à bout « qu'en éradiquant presque en totalité la population locale ».

1. *Toïones* : aristocratie de sang. (N.d.A.)

2. *Nasleg* : communauté composée d'un ou plusieurs clans. (N.d.A.)

3. *Oulous* : bailliage. (N.d.A.)

4. *Khamnatchit* : ouvrier au service d'un riche. (N.d.A.)

5. L'*emeget* est l'esprit sans lequel nul ne peut être chaman. Il protège le chaman, lui permet d'accéder au monde surréel. Matérialisé sur le plastron du chaman par un cercle métallique, il est également représenté par des masques et des figurines. (N.d.T.)

« En fait, constatait Isidore Barakhov, communiste iakoute, le bureau du parti communiste du gouvernement sibérien choisit cette voie. »

Les insurgés furent décrétés hors-la-loi, ordre fut donné de ne pas les faire prisonniers et de ne pas les fusiller, mais de les massacrer à coups de sabres afin d'économiser les cartouches. Leurs familles étaient passibles d'arrestation, leurs biens confisqués. Dans les *naslegs* où ils jouissaient du soutien de la population, il fut prescrit de mettre à mort un homme sur cinq. Les tracts porteurs d'ordres effroyables n'avaient pas le moindre effet sur les Iakoutes illettrés, en revanche, ils donnèrent les coudées franches aux commandants des détachements disciplinaires : ce fut le signal de la chasse aux « espions », les confiscations se transformèrent en pillages, les femmes prises en otage furent violées. On arrêta une foule de gens telle qu'on ne savait où les tenir et que l'organisation d'un camp de concentration fut mise à l'ordre du jour.

Le résultat de semblables mesures fut que le soulèvement, loin de décroître, s'étendit avec l'arrivée de l'hiver à toutes les régions peuplées de Iakoutes. À en croire l'instituteur Mikhaïl Artemiev, qui y participait et serait plus tard l'adversaire de Strod, tous « étaient saisis du besoin délirant et cauchemardesque de se venger les uns des autres ». Les insurgés n'étaient pas en reste pour faire régner la terreur et, comme chez leurs ennemis, les tués étaient souvent victimes de délateurs occupés à régler avec eux des comptes personnels ou convoitant leurs biens. Dans le même temps, et comme c'est toujours le cas en semblables périodes, le sacrifice de soi et le mépris de la mort côtoyaient les passions les plus viles.

La jeunesse du village de Petropavlovskoïe créa une formation d'autodéfense. À l'arrivée des insurgés, le détachement se dispersa, seul Fiodor Kamenski tenta de les repousser en tirant des coups de feu et fut pris. Lorsqu'on le conduisit au bord de l'Aldan, aux dires d'une femme du village, il déclara au marchand Galibarov qui dirigeait le peloton d'exécution : « Vous allez déshabiller mon cadavre pour acheter avec mes vêtements des Iakoutes et des Toungouses ignorants de tout et les mener à l'abattoir. J'aime mieux me noyer que de vous laisser faire cela. » Là-dessus, il courut à la rivière, on se mit à

lui tirer dessus, mais l'obscurité aidant, on le rata et, « la glace n'étant pas solide, il se noya ».

Quatre cents soldats rouges étaient enfermés dans le village d'Amga, les autres avaient battu en retraite en direction de Iakoutsk, pris, lui aussi, dans l'étau du blocus. La majorité des administrations ne fonctionnaient pas, communistes, komsomols, syndicalistes furent mobilisés pour servir dans des patrouilles. Ils étaient en contact avec Irkoutsk par radio ; avec les autres localités, les communications étaient interrompues – comme on le compta par la suite, les insurgés avaient abattu deux mille poteaux téléphoniques et télégraphiques.

En mars 1922, au bourg de Tchouraptcha, le congrès des représentants de tous les *oulous* et *naslegs* constitua un gouvernement d'insurgés – l'Administration provisoire populaire régionale iakoute (VIAONOU) ; à peine plus tôt, une réunion analogue s'était tenue à Nelkan. Dans les deux cas, il fut décidé de demander au gouvernement de la région du Priamour des frères Merkoulov de leur envoyer des armes et des instructeurs militaires. À Tchouraptcha, cette mission fut confiée à Efimov, président de la VIAONOU ; à Nelkan, à Koulikovski et au Iakoute Popov. Ces deux derniers, étant plus proches du rivage de la mer d'Okhotsk, arrivèrent les premiers à Vladivostok.

L'ESPRIT DES GRANDES ESPÉRANCES

1

À Harbin, avant l'arrivée de son mari, Nina Ivanovna et son fils avaient loué des hébergements de fortune tantôt ici, tantôt là. Pepeliaïev dut chercher sans tarder de quoi gagner sa vie. Pour quelqu'un de son rang, ce n'était pas tout à fait courant : dans la partie orientale de la Russie, le pouvoir militaire se convertissait facilement en espèces sonnantes et trébuchantes. Semionov possédait des comptes dans des banques japonaises et avait pris la précaution d'y transférer en temps voulu d'importantes sommes. De l'un des généraux de Koltchak on disait que, par l'intermédiaire d'hommes de paille, il avait fait l'acquisition d'une maison de rapport à Harbin, d'un autre que, dans le port de Tientsin, on pouvait voir un yacht à vapeur lui appartenant, d'un troisième qu'il avait des capitaux placés dans plusieurs sociétés de bon aloi. Parfois, semblables accusations étaient concoctées dans les rédactions de journaux prosoviétiques dans le but de discréditer des personnages influents de l'émigration, mais il ne vint à l'esprit de personne de répandre ce type de bruit sur Pepeliaïev car on n'y aurait tout simplement pas cru.

N'ayant pas « d'économies » – comme on désignait par euphémisme l'argent public sorti de Russie –, les premiers

temps, il déchargea du bois de chauffage sur le quai. « Il aime le travail physique », disait Pepeliaïev d'un officier, ce qui dans sa bouche sonnait comme une remarquable louange, mais aimer ce travail comme une forme de loisir est une chose, l'exercer par nécessité pour nourrir sa famille est tout différent. À l'automne il trouva un travail de dessinateur industriel, acheta ensuite à crédit deux chevaux et, avec son ancienne ordonnance, l'enseigne Emelian Anianov, il se mit à gagner de l'argent dans le charriage.

C'était un travail pénible, souvent sale, mais qui permettait de vivre modestement. Les associés exécutaient les commandes, travaillant chacun à tour de rôle, un jour sur deux. Un groupe d'officiers vint se joindre à eux ; ensemble, ils formèrent un artel¹ de charriage ; pour les soldats, Pepeliaïev organisa des artels de débardeurs et de charpentiers. Dans le même but, il créa « l'Union militaire », prototype de la future ROVS², mais il refusa la charge de président qu'il céda à son ami le général Evgueni Vichnevski.

En avril 1922, Nina Ivanovna mit au monde un second fils, Lavr. Ils n'habitaient pas le centre de Harbin, mais le bourg de Modiagou situé en dehors de la ville et où les appartements étaient meilleur marché. Pepeliaïev ne fréquentait pas les réunions d'émigrés et n'était membre d'aucune société politique. Il passait son temps libre en famille, allait à la pêche, lisait ; il mentionnait la lecture parmi les activités auxquelles il aurait souhaité s'adonner en temps de paix. Stepan Vostretsov, commissaire rouge qui fit sa connaissance par la suite, rapporta que Pepeliaïev connaissait particulièrement bien *La Vie de Jésus* d'Ernest Renan. On ignore tout de ses autres auteurs favoris. Son journal ne comporte pas la moindre citation littéraire, exception faite de la phrase de Gorki sur « la folie des braves » qu'il applique à tous ceux qui ont participé avec lui à l'expédition de Iakoutie.

En revanche, dès les premières notes de son journal, Pepeliaïev mit ses convictions noir sur blanc : « Je ne suis pas

1. Association de travailleurs autogérée. (N.d.T.)

2. ROVS : Union générale des combattants russes. Organisation militante anticommuniste russe blanche fondée par Wrangel en Serbie en 1924 pour maintenir un lien entre les militaires russes, soldats et officiers en émigration. (N.d.T.)

un homme de parti. J'ignore même si je suis de droite ou de gauche. Je veux le bien et le bonheur du peuple, je souhaite voir le peuple russe bon, paisible, mais aussi fort et puissant. Je crois en Dieu. Je crois à la vocation de la Russie. Je crois aux lieux saints de la Russie, en ses saints et ses bienheureux. J'aime la majesté des tsars russes et la puissance de la Russie. Je hais la routine, la bureaucratie, le servage, les propriétaires fonciers et tous ceux qui jouent les larbins de la révolution, je hais les libéraux, les états-majors, les états-majors généraux, les comités révolutionnaires. Je n'aime pas la gaieté, l'étourderie, les gens qui confondent le service d'une cause avec les courbettes devant les puissants et la poursuite de leurs buts propres. Je déteste les bourgeois. Quel est le régime politique que j'appelle de mes vœux ? Je n'en sais trop rien... La république me plaît, mais je vomis la suprématie de la bourgeoisie. »

Et plus loin : « La fausseté, le mensonge, l'inégalité m'accablent. J'ai envie de prendre la défense des faibles et des opprimés. »

Enfin, la dernière chose qu'il jugea nécessaire d'écrire à son propos sur la première page de son journal : « La vengeance et la cruauté me répugnent. »

2

Au milieu des années 1990, Semion Samouïlovitch Vilenski, éditeur et mémorialiste qui s'était retrouvé dans un camp de la Kolyma avec le fils aîné de Pepeliaïev, me donna son adresse. Vsevolod Anatolievitch habitait alors Tcherkessk. Nous nous mîmes à correspondre et, dans une de ses lettres, il m'envoya une vieille feuille de cahier avec un dessin de son père au crayon : une clôture de pieux autour d'un village, des sapins, la lune dans le ciel nocturne, un petit lièvre aux grands yeux levant la patte de devant de façon attendrissante. En haut, une main enfantine avait tracé maladroitement : « De papa. Vova [c'était le diminutif du nom du fils aîné, Vsevolod] 22 mars 1921 ». De l'autre côté, un quatrain écrit par une main adulte qui n'était pas celle de Pepeliaïev :

Notre papa porte un col ouvert,
Sa tête est lasse,
Il a un thermomètre avec lui,
Et toujours il est absorbé par une même pensée.

Vsevolod avait mis la date, son père avait fait le dessin (un jour qu'il était souffrant, puisqu'il avait un thermomètre avec lui), quant au petit poème, c'était Nina Ivanovna qui l'avait composé, seule ou avec son fils. Elle rend compte de l'humeur d'alors de son mari, non sans ironie, mais en connaissance de cause : elle n'était pas seule à utiliser pour Pepeliaïev le vocable amusant de « pensée »¹. Ceux qui l'avaient connu à Harbin se souvenaient « d'un homme pesant, négligemment vêtu d'un large pantalon fripé de couleur camouflage, d'une blouse russe à la Tolstoï et d'un chapeau gris porté à la façon militaire, un peu de côté ». Il arpentait les rues « d'une démarche lente et chaloupée et une pensée pénible, torturante et insoluble semblait figée sur son visage ».

« Mon âme s'est éloignée du mouvement blanc, écrivait Pepeliaïev de cette période de sa vie, j'ai rompu tout lien avec lui, j'ai cherché dans la douleur des réponses aux questions : qu'est-ce qui peut sauver la Patrie ? Comment réconcilier les Russes par-delà leurs haines ? Que faire pour que se calment les vagues de la mer révolutionnaire ? »

Blancs comme Rouges tentaient d'attirer de leur côté le populaire général. Le journaliste partisan de Koltchak, Nikolai Oustrialov, son ami, l'expliquait simplement : « Tous avaient besoin ne fût-ce que d'un seul nom honnête. »

Le colonel Bourov, un ancien camarade, devenu commandant d'un détachement de partisans rouges, vint de Blagovechtchensk et lui proposa au nom de la république d'Extrême-Orient (DVR) un poste de commandement dans l'Armée populaire révolutionnaire. Pepeliaïev était prêt à combattre les Japonais et Semionov, « la marionnette des Japonais », mais le Japon avait évacué les armées de Tchita et de Khabarovsk et combattre ses anciens compagnons d'armes lui était interdit, disait-il, par des « considérations morales ».

1. Qui se dit en russe *douma*, soit « assemblée législative ». (N.d.T.)

Le général Verjbitski l'appela dans le Primorié, lui promettant un poste important dans l'armée insurrectionnelle blanche. Pepeliaïev répondit : « Tant que le peuple ne prendra pas entre ses mains l'étendard de la lutte, les actions de telle ou telle armée demeureront infructueuses... Il est pénible de demeurer inactif, mais appeler les hommes à une démarche au succès de laquelle je ne crois pas m'est impossible. »

À l'époque où il dessinait un petit lièvre pour son fils, les émeutes paysannes avaient embrasé la Sibérie occidentale. Les paysans sibériens s'étaient récemment battus contre Koltchak, mais désormais, ils ne reconnaissaient pas non plus les bolcheviks ; Pepeliaïev en déduisit que ni les Blancs ni les Rouges n'étaient capables de comprendre comment le peuple concevait l'organisation idéale de sa vie et que son devoir était donc de « se fondre dans le peuple, de comprendre ses besoins, ses attentes et ses espoirs, de le servir ». Selon l'expression qu'il avait une fois utilisée, il était au pouvoir de « l'esprit des grandes espérances » – l'espoir que de ces révoltes spontanées naîtrait un nouvel ordre de la vie russe.

« Mes dispositions, se souvenait Pepeliaïev, étaient les suivantes : je veux la paix, le bonheur de la Patrie, je veux que les hommes deviennent des frères, mais, en Sibérie, la lutte ne cesse pas – ce sont les soulèvements d'Ichim, de Petropavlovskoïe. Les arrivants disent qu'en Sibérie règnent la famine, la cruauté des détachements punitifs, que les paysans fuient les villages pour s'égailler dans les forêts. Le pouvoir ne fait que s'adonner au pillage, incapable qu'il est de mettre en place une vie normale... On assiste au naufrage total de la Patrie et du peuple. »

Et de passer à lui-même : « Je jugeais erroné de jouir d'un bien-être personnel alors que ma Sibérie bien-aimée et peut-être la Russie étaient en train de périr. »

Oustrialov confirme : « Il répétait avec une insistance toujours plus grande que, si venait à surgir un mouvement populaire dirigé contre le pouvoir soviétique, il ne se sentirait pas en droit de rester à l'écart. Quant à ses "amis", ils s'efforçaient de lui faire prendre la plus insignifiante explosion de mécontentement paysan pour le début d'un vaste mouvement. »

Le terme d'« amis » (les guillemets sont révélateurs de l'opinion d'Oustrialov à leur endroit) désignait les régionalistes

du « Comité sibérien » dirigé par le vieux populiste Anatoli Sazonov. Pepeliaïev s'était rapproché de lui à Harbin. Les membres les plus marquants de ce petit cercle étaient Valerian Moravski, journaliste, Nikolai Kalachnikov, SR et partisan (Blanc, Rouge, puis à nouveau Blanc) et le spécialiste du Japon, Mstislav Golovatchiov, devenu en vertu de sa profession chef du ministère des Affaires étrangères dans le gouvernement du Priamour des frères Merkoulov totalement dépendant des Japonais.

En 1917, Sazonov et Moravski siégeaient à la Douma sibérienne où Koulikovski représentait la Iakoutie ; venu, à présent, à Vladivostok demander une aide militaire aux insurgés, il avait recherché l'assistance de ses anciennes relations. Vaniteux en dépit de son âge, Sazonov s'était persuadé que le destin lui envoyait enfin la chance de réaliser le projet qu'il caressait de longue date : créer une république sibérienne « tampon » dans le genre de la DVR ; elle ne serait pas prosoviétique, mais projaponaise, sa structure étatique s'appuierait provisoirement sur la Iakoutie ; quant à lui, il se voyait dans le rôle de Premier ministre, voire de dictateur idéocratique. Il recommanda Koulikovski aux Merkoulov par l'intermédiaire de Golovatchiov et organisa sa rencontre avec Pepeliaïev qu'il avait réussi à mettre dans des dispositions favorables.

La rencontre eut lieu à Vladivostok. Koulikovski sut toucher le cœur du « général-moujik » en lui dépeignant les souffrances endurées par les Iakoutes et en insistant sur le fait que la VIAONOU était un organisme démocratique représentant la majorité de la population.

« Ce pouvoir était populaire, il s'appuyait sur le peuple tout entier et voici que ce peuple appelait tous ceux qui compataient à son malheur à l'aider à échapper à la destruction. Cela me séduisit. » C'est en ces termes que Pepeliaïev rapporta l'impression que lui produisit le récit de Koulikovski. Il n'avait pas remarqué que le terme de « peuple » était, en l'occurrence, l'arbre qui cachait la forêt.

En dépit de ses soixante ans passés, Sazonov déclara qu'il dirigerait personnellement l'expédition de Iakoutie. Cela dit, il finit par céder aux objurgations de ses compagnons d'armes et leur fit la grâce d'accepter de rester chez lui afin de sauvegarder sa personne pour des réalisations ultérieures ;

il adjoignit toutefois à Pepeliaïev deux de ses commissaires : Afanassi Sobolev – théoricien de la coopération qu’Oustrialov disait « un économiste primaire dont la rare balourdise n’avait d’égale que l’autosatisfaction » – devint directeur du département d’information politique de la droujina de Sibérie et le *troudovik*¹ Guerassim Gratchev fut son unique collaborateur.

Le 15 juillet 1922, Pepeliaïev eut trente et un ans. Il était revenu à Harbin après sa rencontre avec Koulikovski peu de temps auparavant. Le jour de son anniversaire, ses proches camarades de l’armée de Sibérie s’étaient réunis chez lui. Parmi eux, le lieutenant Leonid Malychev, fils d’un médecin de Barnaoul, juriste diplômé de l’université de Saint-Pétersbourg, qui avait dirigé la police d’Irkoutsk sous Koltchak. Il était tout récemment arrivé de Khaïlar où il enseignait dans une école du Chemin de fer de l’Est chinois². Malychev fit la connaissance de Pepeliaïev par l’intermédiaire d’un Sibérien et il lui plut à tel point qu’il devint son confident et, à quelque temps de là, son aide de camp.

Un an plus tard, lors d’un interrogatoire à la Guépéou, Malychev témoigna : un soir, un jour ou deux avant sa fête d’anniversaire, Pepeliaïev vint le voir et lui dit qu’il avait décidé d’accepter la proposition de Koulikovski d’aider les Iakoutes qui se trouvaient dans « une situation cauchemardesque ». Il ne dissimula pas à son ami les « aspects difficiles » de la future expédition pas plus que les « tourments » qu’il en éprouvait, mais Malychev s’offrit immédiatement et sans la moindre hésitation à partir avec lui.

Pepeliaïev rendit encore visite dans le même but à un certain nombre de ses anciens subordonnés (il préférait le terme de « collaborateurs »). Il devait mettre au courant de son projet un plus large groupe lors de sa fête. À table, « après le thé », raconta Malychev, le héros du jour déclara qu’il avait l’intention de réunir un détachement pour soutenir l’insurrection iakoute et que l’inscription des volontaires commencerait bientôt. Tous furent abasourdis, excepté Malychev lui-même, les

1. *Troudovik* : membre du parti troudovik, littéralement « parti du travail », parti socialiste agraire modéré. (N.d.T.)

2. Tronçon ferroviaire du transsibérien traversant la Mandchourie et administré par la société éponyme. (N.d.T.)

trois ou quatre autres personnes également dans la confiance et la maîtresse de maison. De toute évidence, à ce moment, son opposition avait été brisée. Nina Ivanovna ne pouvait pas ne pas assister à l'anniversaire de son mari et, s'il avait fait part de sa décision en sa présence, il était clair qu'elle était au courant et s'était résignée. On ne peut que conjecturer ce que cela leur avait coûté à l'un comme à l'autre.

Malychev ne mentionne pas l'accueil réservé aux propos du maître de maison, mais à en juger par le fait qu'ils devaient tous se retrouver bientôt en Iakoutie, il fut enthousiaste. Néanmoins, Pepeliaïev lui-même n'était pas d'humeur trop optimiste. Oustrialov qui le vit peu de temps avant son départ ne sentit pas en lui de « foi brûlante dans le succès », et pourtant il n'opposa pas de refus à Koulikovski comme il l'avait fait pour Bourov et Verjbitski ; et cela alors qu'il ne nourrissait pas de passion nietzschéenne pour la guerre, qu'il qualifiait dans son journal « d'horreur totale, de cauchemar », reconnaissant : « En toute conscience, je dirai que je ne suis pas un homme de guerre ; bien que j'aie passé toute mon existence au service des armes. »

On l'avait persuadé que l'insurrection iakoute avait gagné toutes les couches du peuple et il ne pouvait plus renoncer à ce qu'il avait passé son temps à « répéter » et qu'il tenait pour son devoir. Une formule de sa chère *Vie de Jésus* par Renan convenait parfaitement à la situation : « Faut-il laisser périr l'œuvre de Dieu, parce que Dieu tarde à se révéler ? » C'était, à en croire Oustrialov, la conséquence du « charme puissant de l'intégrité qui se dégageait de lui », mais Strod est également dans le vrai en expliquant par des raisons moins élevées les motifs pour lesquels Pepeliaïev s'était lancé dans cette aventure : « Pour Pepeliaïev, l'insurrection iakoute était la feuille de vigne dissimulant le désir d'affronter les Soviets une fois encore. »

Pour la première fois en un peu plus de deux ans, s'était offerte à lui la perspective d'agir de façon totalement indépendante : la subordination à Dieterichs était formelle et, comme on le supposait sans le dire, provisoire. La droujina de Sibérie n'atteignait pas en nombre même un régiment, mais dans la mesure où elle devait être l'armature d'une future armée, Pepeliaïev la dirigeait non pas en tant que commandant, mais comme général commandant. Ce terme même promettait

davantage que ce qui se disait à haute voix sur les buts de l'expédition.

Naturellement, il rêvait de revanche, mais il songeait sans doute à la façon dont Dieterichs, Verjbitski, Moltchanov et les autres anciens généraux du front de l'Est prendraient cette entreprise. En cas de succès, ils devraient reconnaître sa bravoure et oublier que, en décembre 1919, il avait renoncé à la lutte alors qu'eux continuaient de combattre ; en cas d'échec, il aurait obtenu la même chose au prix de sa vie.

Bien entendu, Pepeliaïev espérait rester en vie, mais les pensées sombres alternaient chez lui avec des périodes d'euphorie. Pour son autojustification comme pour sa réputation, il n'y avait pas grande différence entre la victoire et la mort. Pepeliaïev s'efforçait de ne pas donner libre cours à semblables pensées, mais plus tard, en Iakoutie, il parlera sans fard dans son journal du sentiment maladif qui le poursuivait et qu'il caractérisera avec autant de maladresse que de précision comme le « sentiment du désir de souffrir ». Il va de soi qu'il en avait déjà subi les atteintes auparavant.

Tous ces désirs et toutes ces pensées si virils et si compréhensibles étaient exacerbés par la conscience de l'inutilité de l'existence, si douloureuse pour un homme avec son passé, mais peut-être ne lui aurait-il pas été « aussi pénible de demeurer inactif » si ses relations avec sa femme avaient connu un autre tour.

NINA

1

Dans le journal iakoute de Pepeliaïev, on trouve une remarque nostalgique : « J'ai de nouveau ressenti la force du bonheur exhalé par les tout premiers jours du printemps 1912, je me suis tellement abandonné à ce sentiment... »

Il s'agit du début de son histoire d'amour avec Nina Gavronskaïa.

Son père était le fils d'un nobliau polonais exilé, sa mère était de l'Oural, née Guerassimova. Les prénoms du frère et des sœurs de Nina Ivanovna dénotent le désir des parents de faire justice à chacun des éléments constitutifs de la famille : Afrikan était équilibré par Concordia, Avgousta par Zinaïda. Bien qu'orthodoxe, Nina n'oublia jamais ses ancêtres polonais ; elle s'enorgueillissait de compter parmi eux le prince Michał Ogiński, diplomate et compositeur, auteur de la célèbre polonaise *Adieux à la Patrie*.

Pepeliaïev fit la connaissance de sa future femme à Tomsk. L'« Athènes sibérienne » possédait plusieurs établissements d'instruction réservés aux femmes et, parmi eux, les Cours féminins supérieurs. Il est possible que Nina ait étudié dans l'un d'entre eux après le lycée, à moins qu'elle ne se soit seulement préparée à y entrer. Quant à lui, il assumait les fonctions

de bibliothécaire au Cercle des officiers dans « les tout premiers jours du printemps 1912 », plus exactement du 2 mars au 23 mai, comme en témoignent ses états de service. Le fait un peu étrange qu'un sous-lieutenant de vingt ans qui, encore élève de l'école de Pavlovsk, avait obtenu le titre de « tireur d'élite », maniant aussi bien le fusil que le revolver, se retrouve bibliothécaire ne peut s'expliquer que d'une seule façon : son père, déjà major général et chef de la garnison de Tomsk, avait casé là son fils dans l'attente d'une vacance satisfaisante dans l'une des unités de la garnison.

Les officiers n'étaient pas seuls à venir emprunter des livres. Il est fort vraisemblable que Nina et Pepeliaïev aient fait connaissance à la bibliothèque. Une intrigue se noua et lorsque Nina dut, on ne sait pour quelles raisons, rejoindre ses parents à Verkhneoudinsk, la séparation exacerba les sentiments. La correspondance des amoureux atteignit un tel degré d'exaltation qu'il fut décidé de s'unir à tout jamais, nonobstant le fait que ni les parents de l'un ni ceux de l'autre n'avaient donné leur bénédiction à ce mariage. En janvier 1913, Pepeliaïev se rendit à Verkhneoudinsk afin d'y « ficeler lui-même son mariage » comme on disait alors, mais il ne réussit pas à réaliser son projet dans une seule des églises de la ville.

Dix ans plus tard, le 1^{er} février 1923, à la veille de l'assaut d'Amga qui allait ouvrir la route de Iakoutsk, il n'oublia pas de noter dans son journal le jubilé de leur vie commune à Nina et lui : « C'est aujourd'hui le 18 janvier, ancien style. Je me suis marié il y a dix ans, le 18 janvier 1913. Je revois comme si c'était hier notre voyage par la Selenga, de Verkhneoudinsk au village de Babino à trente verstes de là. Comment nous avons supplié le prêtre qui ne voulait pas nous marier parce que je n'avais pas l'autorisation de mes supérieurs. Je venais tout juste d'avoir 21 ans ! Nous nous sommes mariés simplement dans une église en bois, tout y était misérable, rien n'évoquait une noce, mais quelle joie ! Nous nous préparâmes à rentrer. Nina n'avait rien mangé (mais marché toute la nuit) et je craignais qu'elle ne prenne froid. »

Pour se marier, un officier devait présenter une autorisation écrite de ses supérieurs. Pepeliaïev ne possédait pas ce document et, comme il servait sous les ordres de son propre père,

il faut croire que ce dernier n'approuvait pas les intentions matrimoniales de son fils.

« Ma mère venait de la famille d'un cheminot », m'écrivit Vsevolod Anatolievitch en réponse à mes questions sur l'origine et la famille de sa mère. J'en conclus qu'un « cheminot » était un employé des chemins de fer, mais, plus tard, je lus dans le journal de Tchita, *Le Tirailleur rouge*, organe de la Direction politique de la 5^e armée anticipant le procès de Pepeliaïev et de ses compagnons d'armes dans l'expédition de Iakoutsk : « Le général passait pour démocrate. Il avait épousé à Verkhneoudinsk la fille d'un mécanicien de locomotive. »

Cela donne à penser que Pepeliaïev père s'était opposé au mariage de son fils avec Nina en raison de son origine prolétaire et pas seulement à cause de l'extrême jeunesse du fiancé. Mais Nina était noble et, à cette époque, le statut de mécanicien de locomotive n'était pas inférieur à celui d'un employé. Il y avait sans doute une raison plus importante : le grand-père maternel de la fiancée était, comme le grand-père paternel, un exilé politique, pire, un prêtre défroqué. En état d'ébriété, il avait tenu des propos libertins, ce qui lui avait valu d'être transféré de sa paroisse des environs de Moscou à Koungour, puis rendu à l'état laïque et expédié en Sibérie¹. Il est douteux que Pepeliaïev père, qui venait tout juste de recevoir les épaulettes de général, ait été ravi à la perspective d'avoir pour bru la petite-fille d'un agitateur polonais et d'un pope en rupture de ban. Il s'était sans doute renseigné sur la famille de Nina auprès de la police et on lui avait probablement dit que les choses laissaient à désirer.

De leur côté, les époux Gavronski étaient peut-être vexés, à moins qu'en tant que petites gens ils n'aient redouté le courroux du général et interdit à leur fille d'épouser son élu ; à tout le moins, ils s'étaient tenus éloignés de toute participation à cette entreprise. Dans le cas contraire, il eût été difficile de comprendre pourquoi les jeunes gens, comme les héros de *La Tempête de neige* de Pouchkine, s'étaient mariés de nuit, sans parents ni amis, et non point à Verkhneoudinsk, mais dans une misérable église de village.

1. C'est le petit-neveu de Nina Ivanovna, Sergueï Kovalski, qui m'a donné cette information depuis Kamenets-Podolski, en Ukraine. (*N.d.A.*)

En plus de tout le reste, ils n'avaient pas pu regagner la ville à cheval et avaient dû faire trente verstes à pied par le gel de Transbaïkalie en janvier. Naturellement, il n'y avait pas eu de robe de mariée pas plus que tous les plaisants soucis précédant une noce, ni tout simplement de noce. Les jeunes mariés passèrent leur lune de miel dans un appartement de location bon marché.

Dans la même note de son journal, Pepeliaïev écrit : « Le lendemain, nous partîmes pour Tomsk. Nous arrivâmes à trois heures du matin, trouvâmes un appartement dans la banlieue. Premiers mois de vie commune. Déménagement pour un autre appartement. Pâques. Départ à Verkhneoudinsk. Automne, pluies. L'instruction des réservistes. Voyage à Barnaoul. Je me languis de Nina. Les nouvelles recrues. Sur le débarcadère ai reçu un télégramme : le 22 octobre, elle a mis au monde un petit Sevotchka. »

Nina souffrait certainement de ce rejet immérité et aussi de la solitude en raison des nombreuses missions de son mari. Ne pouvant compter avant la naissance sur l'aide de sa belle-mère, elle partit accoucher chez ses parents à Verkhneoudinsk.

Il s'agit là d'un mariage de jeunesse typique où, au début, les deux époux sont persuadés de tout savoir d'eux-mêmes et l'un de l'autre. Il apparaît par la suite que chacun devait changer et devenir un être nouveau pour l'autre, et ce, d'autant qu'ils avaient vécu longtemps séparés. Au début de la Première Guerre mondiale, ils étaient mariés depuis un an et demi, mais avaient dû continuellement se séparer. Ensuite, Pepeliaïev passa un peu plus de trois ans sur le front, revint en mars 1918, et repartit dès le mois de mai pour une autre guerre. Nina Ivanovna se retrouva à nouveau seule à Tomsk avec le petit Vsevolod.

2

En février 1919, la jeune épouse du général laissa son fils âgé de cinq ans à Tomsk avec sa belle-mère et arriva à Perm, qui venait d'être prise par les armées de son mari. Récemment encore femme d'un officier sans travail obligé de se débrouiller avec « ses gains privés » sur lesquels il préférait ne pas fournir

de détails précis, étant donné qu'il n'y avait visiblement là rien dont on pût être fier, Nina Ivanovna devint à vingt-six ans la première lady du front de l'Est.

À Perm, elle se vit gratifiée d'appartements dans le splendide bâtiment de la banque de la Volga-Kama et dotée d'une suite composée des dames influentes de la ville. Sa remarque sans prétention que les blessés étaient à l'étroit dans les hôpitaux de la ville et qu'il n'aurait pas été mauvais d'organiser un hôpital spécialement pour eux est présentée dans la presse comme une idée fraîche et brillante. On la rapporte avec obséquiosité comme si elle avait proposé quelque chose à laquelle personne n'aurait pu songer avant elle : « Les dames de charité locales ont saisi au vol l'idée lancée par Mme Pepeliaïeva d'ouvrir des établissements de soins complémentaires. »

Bientôt les journaux locaux publièrent une annonce : « Vendredi 28 février 1919, l'épouse du Commandant du 1^{er} corps de Sibérie centrale N.I. Pepeliaïeva organise une soirée musicale. 75 % des gains qu'elle générera iront à la création d'un hôpital pour les combattants blessés et malades et 25 % à l'acquisition de livres indispensables à la bibliothèque du lycée Aleksandrovski. »

Les bibliothécaires du lycée féminin prirent en charge tous les soucis afférents, moyennant quoi, elles réussirent à obtenir le quart des sommes collectées. La soirée qu'elles organisèrent comportait un concert et un bal ; elle se tint dans le bâtiment de l'Assemblée de la noblesse et s'avéra de l'avis du public « la soirée la plus réussie de la saison ». Les habitants de Perm, après une année vécue sous le communisme de guerre, avaient soif de distractions et les diverses manifestations de charité n'étaient que le masque qu'elles empruntaient.

Le succès commercial de la soirée dépassa toutes les attentes. Nina Ivanovna anima personnellement une loterie. Les prix n'étaient autres que des objets offerts pour le futur hôpital, mais assez absurdes du point de vue de « l'utilité qu'ils pouvaient avoir pour les guerriers blessés et malades » : ainsi, deux « fourreaux de couteil » à la destination incompréhensible, une douzaine de paires de gants pour dames, cinq sacs, vingt et un coussins pour canapés, « un jeté de fauteuil à bascule », et ainsi de suite, mais ces lots peu attrayants étaient annoncés

par l'épouse du « Souvorov sibérien » si bien que la loterie ne donna pas un mauvais résultat.

Les invités venus habillés normalement et non point en « costume national » comme l'exigeait le carton d'invitation durent s'acquitter d'une amende qui vint s'ajouter aux sommes perçues. Le journal *La Libre Perm* fit savoir que « presque personne » n'était en costume national, ce qui fait supposer une rouerie de la part des organisatrices qui s'y attendaient. L'essentiel de l'argent collecté vint de la vente des billets, du buffet, des éventaires de cigarettes et de « l'intervention hors programme de Mme Beauregard dans le monologue de Mansfeld "Le Rêve"¹ que le public acheta pour 2 600 roubles lors d'enchères à l'américaine ». Ce fut « l'enchère de la bouteille de champagne » qui rapporta le plus – elle monta jusqu'à quinze mille roubles et la collecte générale s'éleva à près de cinquante mille roubles.

Nina Ivanovna régna sur cette fête de la vie avec champagne et danses, mais son mari n'était pas à ses côtés, bien que, ce soir-là, il n'eût pas de positions à défendre. Au matin, il devait accompagner au front la division de Perm juste formée, il passa la nuit dans la ville, mais ne vint pas à la fête où, pour la première fois de sa vie, sa femme était la reine du bal et probablement pas uniquement en raison de ses occupations. « Je n'aime pas la gaieté, l'étourderie », écrivait-il en pensant de toute évidence que sérieux et moralité étaient des concepts proches.

Il est vrai que, dix jours plus tard, les époux assistèrent à l'ouverture au lycée féminin Marie d'un « lazaret du nom de A.N. et N.I. Pepeliaïev » (on n'avait pas eu assez de moyens pour un hôpital). Pepeliaïev prononça un bref discours sur les succès au front, « fit le tour des blessés », déjeuna en très peu de temps et partit, laissant Nina Ivanovna terminer son thé en compagnie « des dames engagées dans l'action sociale ».

Telle est la dernière chose que l'on peut apprendre à son sujet dans les journaux de Perm. Après l'ouverture du lazaret, elle revint à Tomsk et ne revit son mari qu'en novembre 1919, qui fut un moment moins terrible pour lui. Aux alentours du

1. *Le Comte de Mansfeld* : drame en quatre actes de Paul Foucher et Alexandre de Lavergne joué pour la première fois en 1840. (N.d.T.)

Nouvel An ils se séparèrent à nouveau et, si l'on excepte leur rencontre à Verkhneoudinsk (elle, après la prison, lui, après le typhus), ils devaient désormais se retrouver à Harbin. C'est là que commença leur véritable vie de famille.

Mariés depuis un peu plus de sept ans, ils en avaient passé ensemble au maximum deux. Ils se voyaient irrégulièrement et, à présent, chacun avait découvert combien l'autre avait changé au cours de ces années. Il avait pris l'habitude de commander, elle s'était accoutumée à l'indépendance. Il avait vécu l'envol et la gloire, la perte de ses espérances, la défaite, la fuite, la mort de ses frères ; elle, désormais une femme mûre, avait connu de mornes années de solitude. Il était dévasté, elle souhaitait qu'on lui manifestât de l'attention. Les rancœurs s'accumulaient. C'est sans doute au cours d'une de leurs querelles que Nina laissa échapper un aveu que Pepeliaïev lui rappellera dans une lettre écrite en Iakoutie, mais qui, au lieu d'arriver jusqu'à elle, se retrouvera dans le dossier des enquêteurs : « Mon âme a vécu un drame d'une force inouïe quand tu m'as raconté ce que tu avais vécu à Tomsk en 1918. Nombre de doutes amers sont nés dans mon âme, plus d'une fois il m'est arrivé de passer la nuit à pleurer ou de partir marcher longuement, le plus souvent, au cimetière et j'ai pensé, pensé, mais, grâce à Dieu, mon amour pour toi l'a emporté. »

Que lui avait précisément avoué Nina ? Nous ne pouvons que le deviner. En revanche, il est facile de déterminer l'endroit de ses promenades nocturnes solitaires. Il s'agit du cimetière du centre hospitalier de Harbin. Durant la guerre russo-japonaise, on y avait enterré soldats et officiers morts dans les deux hôpitaux locaux. Ce n'était pas loin de Modiagou où Pepeliaïev et sa famille louaient un appartement. Plus tard, dans son journal, il rendra compte de son état mental avec une seule phrase : « L'année passée, cette horrible nouvelle a tué à jamais en moi la joie de la vie. »

Il est question de l'aveu de Nina. Les mots « à jamais » utilisés par Pepeliaïev, lorsqu'il évoque la « joie de la vie » tuée en lui, ne signifient qu'une chose : un an plus tard, il avait encore mal. Il semble qu'elle ait cherché par là à le piquer au vif et à réveiller un intérêt pour elle qu'elle sentait s'éteindre ; mais après leur séparation, elle s'en repentit amèrement ainsi que de toutes les autres choses qui avaient assombri leurs relations

les deux dernières années. Le général Vichnevski apportera en Iakoutie la lettre où elle lui demande de lui pardonner. Elle ne s'est pas conservée, mais il est possible d'en imaginer le contenu à la lecture de la réponse de Pepeliaïev : « Tu écris "pardonne-moi pour tout", pardonne-moi toi aussi, ma chérie – en de nombreuses, très nombreuses circonstances, j'ai eu tort, j'ai été grossier, insuffisamment attentionné. »

Il se repentait des torts qu'ont habituellement les hommes ; toutefois, dans cette partie de sa vie passée vécue séparément de sa femme, on voit obscurément se profiler la figure d'une autre femme.

3

En janvier 1919, peu de temps après la prise de Perm par le corps de Sibérie centrale, le lieutenant Malychev publia son poème « La femme et le guerrier » dans le journal *La Libération de la Russie* :

Embrasse-moi
Tu es une femme,
Je suis un guerrier,
J'ai marché vers toi au travers des épicéas, des souches pourries,
Sous le chant des balles, le tonnerre des canons, le bruit des combats,
Et j'ai vu – la Nuit monter en selle
Et disparaître en hurlant dans des tourbillons neigeux.
Les lèvres du jour aveugle bleussaient,
La nuit respirait au-dessus de la paix au visage de mort.
Je suis si las.
Nous sommes bien, tous les deux.
Tu es une femme. Embrasse-moi¹.

1. Peu après, l'annonce suivante parut dans le journal de Perm *La Libération de la Russie* : « Je serai profondément reconnaissant à celui qui pourra me prêter pour quelque temps *La Critique de la raison pure* de Kant que je ne manquerai pas de lui restituer après lecture. » Et l'adresse où envoyer le livre : « Lieutenant Malychev, armée active, 3^e régiment de tirailleurs de Barnaoul. » Sans doute, l'auteur de l'annonce et celui du poème sont-ils une seule et même personne, mais il ne s'agit pas du Leonid Malychev qui devint l'aide de camp de Pepeliaïev lorsque fut formée la droujina du Nord

Il se peut que Pepeliaïev, qui avait parcouru la même route d'Ekaterinbourg à Perm « sous le chant des balles » aux jours de son triomphe ait, lui aussi, éprouvé quelque chose de semblable. En tout cas, durant la période la plus dure de l'expédition iakoute, quand il battait en retraite vers la mer d'Okhotsk, il rêva d'une femme.

Même à son journal, il n'a pas confié l'intégralité de son nom. Il ne le désigne que par sa première lettre : « Aujourd'hui, j'ai rêvé de K., heureuse, le visage pur et ouvert, les yeux remplis d'amour, si tendre, mais débordante de forces et de vie dans sa robe blanche... Je ne pouvais détourner les yeux d'elle, tandis que mon cœur s'emplissait d'amour et de joie. J'ai senti le souffle d'un doux sentiment depuis longtemps oublié, le bonheur. »

Si c'est là un rêve de la femme aimée fait par un homme de trente ans abstinent depuis plus de sept mois, tout est extrêmement chaste. Il n'est pas exclu qu'il en ait été ainsi dans la réalité, mais quelles qu'aient été les relations de Pepeliaïev et de K., le plus probable est qu'ils firent connaissance à Perm.

En raison de l'afflux d'armées venues de l'est et de fuyards en provenance de l'ouest, sa population qui comptait sans cela près de cent mille habitants doubla presque, comme dans tous les centres des gouvernements de l'Oural et de la Sibérie. Perm devint l'avant-poste occidental des territoires dépendant d'Omsk, comme peu de temps auparavant, elle était la frontière orientale de la Russie soviétique. Auparavant, on y venait pour fuir les bolchevics et ensuite passer chez Koltchak ou en Chine ; à présent que l'armée sibérienne avait entamé son offensive, les fuyards s'y agglutinaient dans l'espoir de retrouver rapidement Moscou et Petrograd. Dans ce carrefour animé qui comptait une université et plusieurs journaux, on rencontrait inopinément d'anciennes connaissances et l'on s'en faisait facilement de nouvelles, comme en voyage. Avant qu'en juin 1919 l'armée sibérienne ne laissât Perm, la ville avait

en été 1922. Il s'avère que dans la première édition de mon livre, j'avais fait une seule personne de deux individus originaires du même lieu et portant le même nom. Je regrette de devoir me séparer de ce fantôme, mais force est de reconnaître mon erreur. (*N.d.A.*)

jouxté le front ; il y avait régné l'atmosphère fébrile caractéristique de semblables endroits où la valeur de chaque instant de vie grimpe proportionnellement à la chute du prix de cette vie en tant que telle.

Pepeliaïev venait là en passant, s'attardant parfois deux ou trois jours. Il avait vingt-sept ans, avait passé les quatre dernières années à la guerre et toute jeune femme appartenant à l'intelligentsia, surtout si elle portait une robe blanche, pouvait facilement l'émouvoir par un mélange naturel ou heureusement imité de pureté d'âme et d'énergie vitale. Dans les années d'avant-guerre où il lisait encore des romans, l'union de ces deux qualités était considérée comme l'étalon du charme d'une jeune fille.

Le 23 mars 1919, le journal *La Vie du Baïkal* publia le compte rendu du « procès littéraire » tenu à Verkhneoudinsk du héros du récit de Leonid Andreev *L'Abîme* – un étudiant qui avait violé sa propre bien-aimée après que des vagabonds rencontrés dans la forêt avaient abusé d'elle.

Le procès eut lieu dans le bâtiment de l'Assemblée populaire dans une salle des actes pleine à craquer. Le public était « majoritairement composé de membres de l'intelligentsia, pour l'essentiel, enseignants et enseignantes ». Les rôles de l'accusé, de l'accusateur et du défenseur avaient été répartis à l'avance ; quant aux jurés, ils avaient été recrutés directement dans le public. En cas de verdict de culpabilité, il n'était pas prévu de fixer la nature du châtement, aussi n'y avait-il pas de juge et la séance était-elle conduite par un des organisateurs de la représentation. Dans un contexte où la vie se trouvait subordonnée à la politique, les procès théâtralisés de personnages historiques ou littéraires étaient en vogue auprès de l'intelligentsia car ils permettaient de proclamer publiquement la suprématie des principes moraux sur ceux édictés par l'État ou par telle ou telle classe.

On commença par lire le récit sur la scène. « Le cœur défaillant, écrit l'auteur de l'article, les assistants écoutèrent l'histoire du jeune homme devant lequel s'était ouvert un abîme qu'il n'avait pas su éviter. Ce noir abîme l'avait englouti et il s'était abaissé jusqu'au crime qui lui avait fait violenter une femme. »

Les questions adressées à l'accusé par l'accusation et la défense mirent en particulier en évidence le fait que, « parmi les écrivains, c'est Nietzsche qui avait exercé la plus grande influence sur lui » comme le supposait depuis le début le perspicace accusateur. Enfin, les jurés montèrent sur la scène et le défenseur leur adressa un discours où il les appelait à tenir compte du fait que « l'étudiant n'avait eu personne à qui demander de lui expliquer ce qui était bien et ce qui était mal car sa mère était en permanence occupée de toilettes et de concerts et que son père ne s'intéressait qu'à son service et aux cartes ».

Les dernières paroles de l'accusé furent prononcées « d'une voix basse et étranglée », elles avaient un caractère « nerveux et lyrique » et s'achevèrent par l'exclamation : « Vous ne sauriez trouver châtement pire que celui que je porte dans mon cœur ! »

En fin de compte, le verdict des jurés fut le suivant : « Coupable, mais mérite l'indulgence. »

Il est facile d'imaginer Pepeliaïev et sa femme parmi le public de ce spectacle. Tous deux sortaient de l'intelligentsia provinciale, chair de la chair de ceux qui, au plus fort de la guerre civile, débattaient avec passion de la « chute » du personnage d'un récit d'Andreev vieux de presque vingt ans. Il y avait en Pepeliaïev une naïveté difficile à corréler à sa biographie, mais qui, en revanche, démontrait encore une fois que l'esprit du temps est plus fort que l'expérience personnelle. Les participants au « procès littéraire » avaient probablement vu durant les dernières années quantité de choses de toute sorte ; ils avaient à coup sûr entendu ou lu, littéralement quelques jours plus tôt, dans cette même *Vie du Baïkal*, l'histoire d'une lycéenne de Verkhneoudinsk que deux soldats de Semionov avaient violée, étranglée et brûlée dans la chaudière d'un train blindé pour faire disparaître toutes traces. Vraisemblablement, nombre des enseignants assis dans la salle connaissaient personnellement la victime, mais cela ne les empêchait pas de croire que même le crime le plus affreux est conditionné par le milieu et l'éducation, qu'il n'existe pas de cruauté sans raison et que le criminel se repent toujours de son forfait, surtout s'il a étudié à l'université. Ces gens n'avaient pas encore compris dans quel monde ils devraient vivre.